Vestiges d'Herberay des Essarts. Acuerdo olvido

Jean-Pierre Guillerme et Luce Guillerme

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/25847>

DOI : 10.4000/studifrancesi.25847

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2007

Pagination : 3-31

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Jean-Pierre Guillerme et Luce Guillerme, « Vestiges d'Herberay des Essarts. Acuerdo olvido », *Studi Francesi* [En ligne], 151 (LI | I) | 2007, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 23 novembre 2021.
URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/25847> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.25847>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Vestiges d'Herberay des Essarts *Acuerdo olvido*

Voici plus de 20 ans, Michel Simonin proposait ici-même pour la première fois les éléments d'une biographie du premier traducteur des *Amadis*, Herberay des Essarts¹.

C'est à l'occasion de l'établissement de l'édition du livre IV de l'*Amadis* français que nous avons repris les pistes ouvertes par cette première recherche. Dans ce livre tout particulièrement inventif en effet, le traducteur (le commissaire à l'artillerie, le politique réaliste, l'architecte décorateur, le chasseur, l'humoriste, l'amateur de jeux galants, le lecteur de romans sentimentaux...) se laisse deviner à chaque détour du texte², rendant plus vif le besoin d'imaginer l'homme.

Nous avons donc tenté de rassembler, en arrière-fond des données concernant l'écrivain³, le plus grand nombre possible d'éléments, directs ou contextuels, qui permettent d'étoffer la silhouette de Nicolas de Herberay seigneur des Essarts: c'est à dire de donner quelque épaisseur concrète à la vie matérielle, familiale, sociale et relationnelle de ce petit seigneur-officier-écrivain du temps de François Ier. Dans cette perspective («prosopographique» plus que littéraire), la lecture intégrale de l'inventaire après décès du traducteur s'est imposée comme la source la plus sûre d'informations⁴: riche en détails concrets, il s'est de plus révélé suffisamment précis

(1) Le riche article de M. SIMONIN, *La disgrâce d'Amadis*, «Studi Francesi», Anno XXVIII, fasc. I – gennaio-aprile 1984, était consacré à l'évolution de la réception des *Amadis*, et les recherches biographiques sur le premier traducteur français du roman n'en constituaient pas l'objet central. On ne peut qu'en apprécier d'avantage les apports. Nous tenons à dire ici notre dette à l'égard de ce travail fondateur, même si d'autres documents, ainsi que le résultat de recherches historiques récentes nous ont amenés à ré-évaluer ou rectifier certaines de ses conclusions.

(2) L. GUILLERM, *Le quatrième livre de Amadis de Gaule* (Paris, Champion, 2005. Edition des *Amadis* en français, sous la direction de Michel Bideaux). Nous ne pourrions ici qu'indiquer certaines des traces repérables d'éléments biographiques dans la traduction du quatrième livre d'*Amadis*, en renvoyant, pour des commentaires plus précis, aux notes de cette édition.

(3) Sur ce point (contrats d'édition, relations d'Herberay avec Denis Janot), Michel Simonin a rassemblé l'essentiel, en prolongeant les données recueillies par Stephen Rawles, *Denis Janot, Parisian*

Printer & Bookseller (1529-1544): a Bibliographical Study, thèse de l'Université de Warwick, 1976, et *The earliest Editions of Nicolas de Herberay's Translations of Amadis de Gaule*, «The Library», vol. III, juin 1981, pp. 91-108; et A. PARENT, *Les métiers du livre à Paris au XVIe siècle (1535-1560)*, Genève, Droz, 1974, pp. 300-304.

(4) L'inventaire après décès d'Herberay est conservé au Minutier central des notaires de Paris dans la liasse 273 de l'étude XIX. Un premier déchiffrage sommaire de l'ensemble nous a permis d'en entrevoir l'intérêt biographique, mais c'est à l'aide extrêmement généreuse de Mme Florence Greffe, conservateur en chef aux Archives de l'Académie des Sciences, que nous devons les informations apportées par sa lecture intégrale: qu'elle trouve ici nos plus vifs remerciements. Une brève analyse de l'inventaire est donnée dans *Documents du minutier central des notaires de Paris- Inventaires après décès, tome II, 1547-1560*, par Florence Greffe et Valérie Brousselle, Paris, Archives nationales, 1997, p. 197, n° 727. Nous abrégerons la référence à cet inventaire par IAD.

pour permettre vérifications et rectifications d'ordre biographique, et pour nous amener à de nouvelles recherches d'archives.

Pour autant, le «portrait» qu'on va lire reste encore largement lacunaire. Le résultat le plus significatif de notre enquête réside sans doute précisément dans ces plages d'oubli que cernent les vestiges épars de ce «petit» resté obscur à l'ombre des grands tout proches qui l'entouraient: c'est sur ce fond d'obscurité que vient s'inscrire une activité d'écriture qui pourrait bien en avoir été pour lui -comme elle l'est encore à nos yeux- le revers.

Portrait de famille

- Etat des lieux.

De Nicéron aux actuelles encyclopédies informatiques, on répète obstinément qu'Herberay des Essarts fut un «gentilhomme picard», ce qui suppose établies une origine provinciale et une condition sociale. Tout essai de vérification de ces vérités n'en bute pas moins sur le vide, aucun nobiliaire ou armorial ne confirme l'existence d'une famille de Herberay, picarde ou non.

Seule, l'*Histoire généalogique*⁵ du Père Anselme, dans la Généalogie de la maison de Neufville-Villeroy, comporte une précieuse mais trompeuse information: une Jeanne de Neufville, fille d'un Nicolas de Neufville et de Geneviève Legendre, aurait, en 1531, épousé un Nicolas de Herberay, seigneur des Essarts. Malheureusement, la généalogie d'Anselme engage aussi dans un maquis de confusions qu'accroît encore la consultation de D'Hozier, voire celle de Nouaillac⁶...

La publication de l'inventaire après décès de Pierre Legendre par D. Hervier, les travaux de Philippe Hamon sur les grands officiers de finances ont contribué marginalement à débrouiller l'écheveau. Cependant, on pouvait persister à croire qu'une Jeanne, fille de Geneviève Legendre et de celui qu'il convient de désigner comme Nicolas I de Neufville, avait été la première épouse du traducteur, une insinuation du Châtelet de Paris repérée par M. Simonin semblant en apporter une confirmation décisive: le 24 mars 1542, Nicolas de Herberay donnait à son fils Louis «les droits successifs à lui échus par le décès de sa mère Jeanne de Neufville»⁷. Cela restait peu compatible avec un procès verbal du Bureau de Ville de Paris selon lequel, en 1505, Pierre Legendre aurait confié à «son neveu Nicolas Herberay» une mission d'inspection⁸, ceci alors que le mariage entre une Neufville et un Herberay ne serait intervenu qu'en 1531, selon Anselme, soit bien après la mort de Pierre Legendre. M. Simonin soupçonna donc l'existence de deux Nicolas Herberay, tout en ne pouvant pas déterminer par quelle voie pouvait s'être établie la relation avunculaire...

Une seconde épouse, Marie Compaing, était, quant à elle, plus sûrement identifiée puisque Mellin de Saint-Gelais a déploré sa mort par six épitaphes, françaises et latines⁹.

(5) PÈRE ANSELME, *Histoire généalogique de la maison royale de France, des pairs, grands officiers de la couronne et de la Maison du Roy*, Paris, Compagnie des Libraires, 1728, vol. IV, p. 639.

(6) Mêmes prénoms, mêmes fonctions ou presque, engendrent des translations chronologiques invraisemblables, un carrousel d'épouses et de collatéraux, de branches et de générations que les ducs et pairs de Villeroy du XVII^e siècle n'ont rien fait pour tirer au clair, ayant eu peu de goût pour des origines qui sentaient un peu trop la marchandise, voire la caque.

(7) Cf. COMPARDON ET TUETÉY, *Inventaire des Insinuations du Châtelet de Paris, règnes de François Ier et Henri II*, Paris, 1906, n°605.

(8) Cf. BONNARDOT ET TUETÉY, *Registres des délibérations du Bureau de la Ville de Paris, 1499-1628*, Paris, 1883-1958, t. 1, p. 88.

(9) Cf. MELLIN DE SAINT GELAIS, *Poésies complètes*, Paris, Bibl. Elzévirienne, 1873, vol. 2, p. 176, 294 et 316-7. La graphie du nom varie, «Compane» pour Saint Gelais, nous nous en tiendrons à «Compaing» donné par Hubert pour l'ensemble de la famille.

*L'Épitaphier de Paris*¹⁰ permettait de localiser la tombe d'Herberay et de sa «seconde» femme dans l'église du couvent des Filles de l'Ave Maria, donnant la date précise de la mort de Marie (le 11 mai 1549) ainsi que les armes de sa famille qui néanmoins semblait obscure et insituable.

- Côté Neufville: le côté de la mère.

Un simple calcul chronologique pouvait exclure que Jeanne de Neufville, supposée fille d'un père dont D. Hervier fixait la mort entre 1471 et 1479¹¹, ait pu donner le jour à des enfants encore mineurs en 1552.

Or la lecture de l'inventaire après décès d'Herberay lève cette difficulté. On trouve en effet, en date du 5 janvier 1533 (1534 n. s.), parmi les papiers inventoriés par le notaire Payen, le procès-verbal du partage des «héritages (...) advenuz et escheuz par la succession de feuz Nicolas Herberay, en son vivant receveur de Mantes et damoiselle Jeanne de Neufville sa femme»¹². Autrement dit, le père se prénomme également Nicolas. Jeanne de Neufville n'est pas l'épouse du traducteur mais sa mère, et le «sa mère» de l'acte de 1542 se rapportait au traducteur et non à son fils. En 1534, lors du partage des biens paternels, notre Herberay est majeur, ses deux sœurs le sont aussi. Le mariage, en dépit du père Anselme qui le date de 1531, doit donc remonter à la dernière décennie du siècle précédent, ainsi que la naissance d'Herberay.

Si le père Anselme confond les Nicolas de Neufville, on peut du moins maintenir que Jeanne de Neufville soit la fille de Geneviève Legendre. Le procès verbal du Bureau de Ville de Paris de 1505 ne fait plus alors aucune difficulté, l'époux de Jeanne est bien neveu par alliance de Pierre Legendre, trésorier des guerres, frère de Geneviève¹³: c'est le père du traducteur que l'on voit accomplir, en marge de ses responsabilités fiscales, des «commissions» (occasionnelles ou régulières?) pour son oncle, trésorier des guerres.

Cet oncle du père importe. En effet, Pierre Legendre, fils de Jean Legendre, a opéré une carrière financière, qui l'éloigne socialement de la marchandise (des vins et du drap) qui occupait encore son père, néanmoins déjà officier de finances¹⁴. Le mariage de Geneviève Legendre, sœur de Pierre, avec Nicolas de Neufville, encore connu comme «marchand de poissons de mer ès Halles de Paris», lui aussi bourgeois, échevin et receveur des Aides de Paris, est une rencontre de quasi semblables; tout au plus Legendre est-il plus avancé dans son ascension sociale puisque devenu «trésorier des guerres». Son père, Jean Legendre, avait eu une stratégie matrimoniale fort

(10) Cf. E. RAUNIER, *Épitaphier du Vieux Paris*, Paris, Imprimerie nationale, 1890, t. 1, p. 301.

(11) Cf. D. HERVIER, *Une famille parisienne à l'aube de la Renaissance Pierre Legendre et son inventaire après décès*, Paris, Champion, 1977. Mme Hervier, d'après B. MN. ms. dos. bleu 487, fol. 13, établit que Geneviève est veuve en 1479 de «Nicolas de Neufville, en son vivant marchand de poissons de mer ès Halles et bourgeois de Paris».

(12) Cf. IAD, pièce XXXV. Le partage a lieu tardivement: Herberay père est mort en 1531 (cf. pièce XXVI concernant l'hommage prêté par le traducteur au Seigneur de Marly pour le fief des Essarts).

(13) Contrairement à ce qu'induit Michel Simonin sous l'influence des fonctions futures du commissaire à l'artillerie, les «bâtons» que le neveu est chargé d'inspecter ne sont pas «à feu». Il s'agit simplement de «picques» dont sont dénombrés bâtons et fers, en bon ou mauvais état...

(14) Sur les Legendre, cf. D. Hervier, *op. cit.* Jean Legendre, sans doute d'origine normande, fut marchand de draps et vins, conseiller et trésorier des guerres (1474-92), payeur de l'infanterie des suisses. Anobli par Charles VIII en 1496, bourgeois et conseiller de Paris, échevin de la ville, il mourut en 1513(?). Pierre Legendre fut receveur des Aides à Rouen, notaire et secrétaire du roi en 1493, commis au paiement des Suisses, Conseiller et l'un (des deux) trésoriers des guerres à partir de 1500, Trésorier de France en Outre-Seine en 1504, Général des Aides en 1505, Prévôt des marchands de Paris en 1508. Il fut fait Chevalier sans doute avant 1510 et mourut en 1524. Époux d'abord de Perrette Damel, il épousa en 1512 Charlotte Briçonnet fille de Pierre, Général de Langue d'oïl, et d'Anne Compaing; Charlotte est nièce de Guillaume Briçonnet, Général des finances, Cardinal archevêque de Reims puis de Narbonne. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, était son cousin germain.

efficace, reculant dans l'ombre les marchands de poisson ou épiciers qui continuaient la tradition familiale¹⁵. Pierre Legendre lui-même, après un premier mariage modeste, frappe au plus haut et épouse Charlotte Briçonnet. Le réseau de la parentèle s'étend dans un milieu quasi homogène de grands officiers de finances et de secrétaires du roi¹⁶, comptant, cela va de pair, quelques évêques.

Le capital relationnel apporté par le mariage d'Herberay père est donc considérable et prometteur d'ascension sociale. A bien des égards, on peut considérer qu'il s'agit d'un cas caractéristique de ce qu'on nomme «hypergamie»: un petit officier épouse une fille d'un grand officier, ce qui signifierait inversement que les grands parvenus qui se marient bien recherchent pour leurs filles des mariages plus modestes. Rien ne nous est connu de l'assise familiale et sociale exacte du père du traducteur, qui ait pu motiver cette alliance. Celle-ci n'était sans doute pas, pour une Neufville, une union prometteuse, au moins ne pouvait-il s'agir que d'une union convenable, comme il en est des deux mariages de la sœur de Jeanne, Marguerite (ou Marie?) épousant un Gilles Bossu puis un Pierre Fraguier, bons marchands bourgeois de Paris mais dont les fils seront de finances ou de Parlement.

Un constat s'impose: l'opération ne s'avéra guère rentable, si du moins tel était son but. Le père d'Herberay n'occupa jamais que des fonctions relativement modestes. Nombre d'actes conservés par son fils le désignent comme «grenetier des Esmes»¹⁷, soit receveur de la gabelle au pays d'Exmes près d'Argentan, charge qu'il dut échanger, vers 1508, pour celle de receveur des Aides de Mantes qu'il garda jusqu'à sa mort en 1531¹⁸. Il a donc fini par où Pierre Legendre ou Nicolas II de Neufville ont commencé. Il n'est pas devenu «notaire et secrétaire du roi» ou «général» des finances. Cette modestie sociale sera partagée par son fils.

A une époque où les relations familiales sont indissociables de l'individu, notre Nicolas de Herberay est pourtant, par sa mère, apparenté à presque tout ce qui compte en matière de finances royales. Son oncle maternel, Nicolas II de Neufville, hérite des biens de sa mère puis de ceux de son oncle Pierre Legendre¹⁹. L'héritage porte sur une fortune quasi fabuleuse, au regard des Herberay: près de trois mille folios recto-verso d'inventaire quand celui d'Herberay n'en comptera qu'une trentaine. Comparé aux grands banquiers ou aux plus grands de la Cour, Legendre fait certes moindre figure. Il n'en reste pas moins que cet héritage et le service continu du roi²⁰ firent de

(15) Robine Legendre épousa Louis de Poncher, trésorier de France en Langue d'oïl dont le frère fut archevêque de Sens. Clère (ou Claude) Legendre épousa Olivier Alligret, d'une famille de parlementaires.

(16) Sur ces réseaux familiaux, cf. P. HAMON, «Messieurs des finances». *Les grands officiers dans la France de la Renaissance*, Paris, Comité pour l'Histoire économique et financière de la France, 1999, pp. 318-333. Hamon cite l'alliance Neufville/Herberay et sans précision celle de Marguerite (?) Herberay avec Philippe Le Tirant. Voir aussi S. CHARTON-LE CLECH, *Chancellerie et culture au XVI^e siècle (notaires et secrétaires du Roi de 1515 à 1547)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1993. Ce milieu connut des crises, celles qui frappèrent les officiers de finance après la captivité du roi ou celles qui compromettaient les évangélistes, mais les rétablissements furent rapides et en tout état de cause, les Neufville ont été épargnés par les purges qui frappèrent les Beaune, les Poncher, les du Mureau, voire ultérieurement Philippe Le Tirant, mari d'une des sœurs de notre Herberay.

(17) IAD, pièce XVI, XVII, XVIII, XIX, XX

(1502), XXII (1505), XXIII (1513). Exmes est écrit Iesmes, Yesmes. Sur la charge de «grenetier», cf. G. JACQUETON, *Documents relatifs à l'administration financière en France de Charles VII à François Ier (1443-1523)*, Paris, Picard, 1891, qui reproduit *Le Vestige de finances* de 1527: «ung grenetier a la charge de recevoir particulièrement le droit de gabelle qui appartient au roy à cause du sel qui est présentement vendu et distribué aux greniers...» (*op. cit.*, p. 225). Exmes est dans la généralité de Normandie dont, en 1515, Jacques Acarie est contrôleur général.

(18) IAD, pièce XXV. M. Simonin cite un acte de François Ier qui, à son avènement, le confirma dans sa charge suivant l'usage des receveurs (B. N., P. O., 1513).

(19) Contrairement à ce qu'écrit M. Simonin (art. cit. n. 18), la fortune des Legendre est bien déjà aux mains des Neufville lors du vivant d'Herberay: c'est Nicolas II (déjà seigneur de Villeroy par l'héritage de sa mère) qui hérite en 1524 de Pierre Legendre, à condition que son fils aîné – et non lui – relèvera le nom de Legendre.

(20) Nicolas de Neufville-Villeroy fut receveur

Nicolas de Neufville-Villeroy le véritable initiateur d'un destin familial remarquable, puisqu'en un peu plus de cent ans, les Neufville passeront de la vente des poissons de mer au duché pairie. Sa première épouse, fille de Marie Saligot et de Morelet du Museau, grand officier de finances, contribua à l'extension du réseau familial²¹. Du Museau, remarié à Marie Briçonnet, sœur de Charlotte épouse Legendre, renforça le maillage. Le fils de Nicolas II, Nicolas III, cousin par alliance du traducteur, épousa Jeanne Preudhomme dont la sœur avait épousé un Duval, notaire et secrétaire du roi, trésorier de l'épargne, autre capture opportune. L'entrelacs familial donne le vertige. Un monde foisonnant de «parvenus», puissants économiquement et politiquement, constitue la parenté maternelle d'Herberay des Essarts. Et son éclat noircit un peu plus l'ombre où se tiennent, pour nous, les Herberay.

Cette richesse neuve où l'estimable service de l'état se noue inextricablement aux suspectes pratiques des financiers n'exclut nullement la culture. Aussi bien les Neufville que les du Museau sont proches des milieux humanistes et artistiques les plus actifs de la première Renaissance, engagés pour leur propre compte, comme les Beaune, les Babou, les Briçonnet, les Bohier dans de grands chantiers du temps, et contrôlant financièrement ceux du roi.

- Côté Compaing-Cabu: le côté de l'épouse.

Puisqu'on croyait Herberay marié avec une Neufville en premières noces, on a fait de Marie Compaing (épouse indubitablement attestée, elle, quoi que fort énigmatique) sa «seconde» épouse. Et on l'a voulue Espagnole sans doute parce qu'Herberay lui dédia, en huit mots espagnols, le *Petit discours* de 1550²².

Marie Compaing fut sa seule épouse et elle n'était qu'Orléanaise. Les armes, au demeurant fort évidemment «bourgeoises», que lui donnait l'*Épitaphier de Paris* ne sont nullement inconnues des recueils héraldiques²³. Les Compaing sont de bonne souche provinciale, une branche de la famille devait son anoblissement à Charles VII²⁴. Identifier dans cette famille foisonnante la branche à laquelle appartenait Marie semble difficile. Les généalogies du Chanoine Hubert l'ignorent (et donc ignorent Herberay) mais cela ne signifie rien. Une branche, marquée par une aberration chronologique portant sur la première moitié du siècle, autorise la conjecture, d'autant qu'elle comporte un Pierre Compaing qui, vers le milieu du xv^e siècle, aurait été «escuyer de cuisine du roi». Or, les papiers d'Herberay, très rares en ce qui concerne les Compaing, donnent à penser que le grand père de Marie, est un Jean Compaing, «escuyer de cuisine du roi et contrôleur du grenier à sel d'Orléans», ceci en 1489²⁵.

des Aides à Beauvais, secrétaire du roi en 1507, secrétaire des finances en 1514, ambassadeur en Espagne et Angleterre, greffier de la prévôté de Paris, Trésorier de France et général des finances en 1525. Ceci sans compter les multiples «commissions» dont le chargea le roi. Il mourut en 1549.

(21) Denise du Museau, épouse de Nicolas II de Neufville, est fille de Morelet du Museau, secrétaire du roi, commis à l'extraordinaire des guerres, général des finances d'Outre-Seine. Celui-ci aura à subir la purge qui suivit Madrid. La famille s'en remit: son fils Antoine, secrétaire du roi, trésorier des ligues suisses, jouit d'une sérieuse aisance.

(22) «Amy Segnora / a my Segnora / Doigna Maria Compana», dédicace du *Petit discours d'un chapitre du livre de Primaléon*, Paris, Sertenas, 1550.

(23) «D'azur au massacre de cerf surmonté d'une tête de léopard, sommé d'une fleur de lis d'or».

(24) Cet anoblissement par lettre royale passe pour peu prestigieux, assignant une origine quand la «vraie» noblesse se veut immémoriale (cf. J. M. Constant, à propos des Compaing précisément, *op. cit.*, p. 55). Hubert n'en accompagne pas moins sa généalogie de la longue lettre latine d'anoblissement de Guillaume Compaing, escuyer, sieur de Barberouville, «lettre patente du Roy Charles VII, donnée à Sarzeau au mois de février 1429, pour avoir courageusement deffendu la ville d'Orléans contre le siège des Anglais en 1429». Sur la famille Compaing, comme sur les Cabu, nous avons utilisé les *Généalogies des familles ayant habité la province de l'Orléanaise* du Chanoine Hubert, xvi^e siècle, mss 608-615 de la Bibliothèque d'Orléans.

(25) IAD, pièce IIIXXI. Cette branche est la dernière recensée par Hubert, ses Pierre et ses Jean semblent avoir eu le moins d'illustrations.

L'amateur de chevalerie a peut-être épousé la descendante d'une lignée de cuisiniers, du roi il est vrai, mais ce menu office implique la roture...²⁶. Le beau-père d'Herberay, Pierre Compaing, est quant à lui qualifié d'«huissier de salle du roi», autre très mince office. Son neveu, Guillaume Delamare, fils de Roussote Compaing, est «drappier bourgeois d'Orléans». On est loin des riches entours de la famille maternelle²⁷ et dans une branche sans trop de lustre de ces Compaing qui sont, à Orléans, des notables entre marchandise, propriété terrienne, offices financiers, magistrature, voire enseignement à l'Université. Une branche est noble officiellement, mais des collatéraux, sieurs de divers fiefs, doivent y prétendre. Descendant la Loire, certains atteignent bien plus haut: Anne Compaing, arrière-cousine de Marie, épousa Pierre Briçonnet, chevalier, général des Finances. La tribu locale s'en trouve apparentée aux grandes tribus des officiers de finances et par Legendre, époux d'une Briçonnet fille d'Anne Compaing, aux Neufville.

Le père de Marie Compaing ne jouit sans doute que d'une fortune très modeste si l'on en croit la somme de 800 lt. qu'il donne en dot à sa fille. Il possède le fief d'Arbelay (ou Herbelay, proximité troublante avec le nom du traducteur...), une métairie à Fontenay sur Cognye (près de Cormanville à quelques lieues de Chateaudun), il hérite d'un fief relevant des Montgommery, seigneurs de Cormanville où avait dû se fixer cette branche des Compaing. Il a aussi des dettes car les époux rachèteront une rente sur l'ensemble de ses biens. Piètre mariage pour qui se dit «escuyer»...

Il est vrai qu'il y a une bonne fée, Louise Cabu, qui donne à son «arrière-nièce» Marie, 1200 lt. et une ferme, et qui a sans doute déjà promis de faire de l'héritier des Herberay/Compaing, son filleul, son légataire universel²⁸. Ces Cabu sont également Orléanais, leur famille «peut être réputée entre les meilleures qui aient esté aux environs d'Orléans (...) fort opulente et riche en fonds de terre aux environs de Beaugency, en Beauce et en Solongne» précise le chanoine Hubert qui oublie Louise dans le décompte des nombreux enfants de Jean IV Cabu et de Geneviève du Drac²⁹. Le chef d'estoc aurait fait preuve de sa noblesse d'extraction en 1316 mais,

(26) En dépit de l'anachronisme, citons AUDIGER, *La Maison réglée et l'art de diriger la maison d'un grand seigneur*, publiée en 1692, Paris, Payot et Rivages, 1995, p. 479: «Une des principales qualités d'un escuyer de cuisine est la propreté. Pour cet effet, il doit le matin en entrant dans sa cuisine, voir que tout y soit en bon ordre, et que ses tables et son garde-manger bien propres et bien nettoyés; cela fait, il doit mettre son pot au feu et disposer ses viandes auxquelles il faut qu'il se connaisse parfaitement bien, ainsi qu'à savoir les déguiser au goût du seigneur...».

(27) Notons toutefois que l'écuyer de cuisine comme l'huissier de salle occupent une place moyenne dans la Maison du Roi telle que ZELLER en donne l'état en 1536 (Cf. Zeller, *Les Institutions de la France au XVI^e siècle*, Paris, PUF, 1948, p. 101). Ces gens, devaient, à leur rang, suivre la Cour. Est-ce hasard si un Guillaume Compaing fut «maître de la chambre des deniers» de Louis XII, (cf. SPONT, *Semblançay. La bourgeoisie française au début du XVI^e siècle*, Paris, 1895, p. 112). Charge nettement plus relevée de gestion du budget de la Maison du Roi, elle passa, probablement d'oncle à neveu, à un Briçonnet, fils d'Anne Compaing, cousinage lointain qu'on ne peut préciser mais on ne peut exclure une relation de protection entre Compaing.

(28) Les généalogies Compaing et Cabu du chanoine Hubert ne permettent pas de préciser la relation existant entre Louise et Marie. Elles ne mentionnent pas d'unions entre les deux tribus orléanaises, apparentées néanmoins par le mariage de deux des filles d'Alain du Bey, prévost d'Orléans, mort pendant le siège, l'une avec un Compaing (bisaïeul de Marie?), l'autre avec un Cabu, grand-père de Louise. L'apparentement peut passer par les époux parisiens de Louise, Jean de Bussy, puis Philippe Turquam. Il serait intéressant de savoir pour quoi la veuve Cabu, qui a des neveux Cabu, enfants de son frère Jean, des neveux Acarie enfants de sa sœur Jeanne, privilégie le fils d'une arrière-nièce? Louis hérita effectivement, son père géra l'héritage ce qui lui valut nombre de procès dont les pièces gonflent les sacs inventoriés en 1552.

(29) Hubert oublie Louise Cabu parmi les huit (neuf?) enfants de Jean IV Cabu et Geneviève du Drac. L'IAD est cependant formel (cf. pièce IIIXXXI du 30 décembre 1495): «partage fait par Me Philippe Cabu, Jehan, Allain, Geneviefve, Loyse et Marie frères et sœurs avec Jeanne de Bey (...) des héritages et biens de la succession de feu Katherine Cabu, en son vivant femme de feu Pierre Lesbay, bourgeois d'Orléans». Voir également les pièces IIIXXXI, IIIXXXIII, IIIXXXVII. Louise «bénéficia» de la mort sans postérité de ses

comme les Compaing, ils vivent bourgeoisement, en occupant des charges dans la magistrature du duché. Tous sont évidemment sieurs de fiefs locaux tout en tendant parfois leurs filets plus au large. Une sœur de Louise, Jeanne, épouse Gilles Acarie, de vieille famille orléanaise, général des monnaies, son fils Girard, qui disputa à Herberay des miettes de l'héritage Cabu, fut contrôleur général de Normandie, un Jean Acarie l'était en 1515 au temps où le père d'Herberay était grenetier d'Exmes. Louise dut vivre à Paris, épouse en secondes nocces d'un Philippe Turquam, avocat au Parlement, fils d'avocat et appartenant probablement à une famille d'échevins et prévôts des marchands parisiens³⁰. Les Cabu sont alliés aux Du Drac qui sont alliés aux Berthelot d'Azay le Rideau, aux Arbaleste, aux Lhuillier, aux Rappouel, tout ce monde fourmille d'avocats au parlement, de conseillers, de notaires et secrétaires du roi, d'officiers de finances, tous obscurs pour nous, vrais notables en leur temps.

Par son épouse, Herberay se trouve donc apparenté à une France profonde, bourgeoise et provinciale, fortement enracinée, de notabilité ancienne mais qui n'a pas la puissance politique et la richesse des Neufville ou des puissantes familles financières du Blésois ou de la Touraine, ce sont leurs parents mais éloignés...

Ce monde cependant n'est pas un monde clos, bien plutôt un vivier, et nullement étranger à la modernité culturelle. Louise Cabu est la tante du Philippe Cabu qui fit construire l'hôtel longtemps dit de Diane de Poitiers, une référence, petit chef d'œuvre de la première Renaissance qu'on attribua à Androuet du Cerceau³¹. Et on ne doit pas induire du mariage d'Herberay une rupture avec le milieu maternel: les Neufville demeurent des proches immédiats, le puissant Nicolas II de Neufville, seigneur de Villeroy et de tant d'autres lieux, est son oncle et Nicolas III Legendre, son cousin germain. Le ciel financier et parisien est plein de ses parents. Ce sont des liens qui peuvent n'avoir pas été sans effets même si ceux-ci ne se manifestèrent à l'évidence pas dans une fortune personnelle brillante.

- mariage et descendance.

Le «traicté de mariage» d'Herberay est passé le 27 mai 1532³². On en a dit les médiocres conditions financières n'était l'apport de Louise Cabu. L'alliance n'en demeure pas moins peu motivée faute de pouvoir préciser le réseau familial propre des Herberay et leurs possibles relations préalables avec Orléans et les Compaing/Cabu. Peut-être peut-on imaginer un mariage d'inclination, préféré à de plus rentables alliances? Les sœurs d'Herberay furent en effet mieux et plus «logiquement» mariées³³.

frères Philippe et Allain, de sa sœur Geneviève et de Catherine sa tante.

(30) Un Turquam succède à Pierre Legendre, comme Prévôt des marchands en 1510. Tous ces gens se connaissent... Cf. J. BABELON, *Paris au XVI^e siècle*, Paris, Hachette, 1986, p. 532. Mais les graphies Turquam, Turquan, Turquain, voire La Turquanne (Louise probablement) égarent le généalogiste amateur!

(31) Cf. A. POMMIER, *L'Hôtel de l'Écu de France ou Hôtel Cabu*, Orléans, 1926, brochure aimablement indiquée et communiquée par les Archives départementales du Loiret. L'hôtel Cabu, avec quelques autres d'Orléans, participe de cette floraison architecturale de maisons de ville qui marque encore aujourd'hui Blois ou Tours.

(32) IAD, pièce LXXVII.

(33) L'acte de partage des biens paternels (IAD, pièce XXXV) précise que l'une (Marguerite?) est épouse de Me Philippe Le Tirant, vicomte d'Or-

bec, en outre commis (de 1538 à 1542) à la recette générale d'Outre-Seine et Yonne, qui connut en 1547 procès, saisie et vente de ses biens mal acquis, témoignage éloquent de son enrichissement! Sa seigneurie de Chenevelle (en Beauce) fut achetée 17 000 lt; à quoi il faut ajouter la vicomté d'Orbec qui en 1534 pouvait être estimée à 40.000 lt. (cf. Ph. Hamon, *L'Argent du roi*, p. 460 et 417). Une autre sœur est mariée à Jehan Migot, notaire et secrétaire du roi, premier mariage Herberay/Migot, le fils et la petite fille d'Herberay épousèrent des Migot. L'hôtel Migot, vendu au début du siècle suivant, témoigne d'un faste que n'avait pas la modeste maison d'Herberay. La troisième, Marie, est veuve de Martin Le Picard, conseiller au Parlement, mort en 1532. Sur la famille Le Picard, surabondante en enfants tout autant qu'en notaires secrétaires du roi, cf. Lapeyre et Scheurer, *Notaires et secrétaires du roi, 1461-1515*, planche généalogique LXV. Le père (Martin II) avait été notaire et secrétaire du

Epousée par amour ou parce que, côté Cabu, il y avait quelques espérances, Marie Compaing fut une épouse aimée. Il n'y a aucune raison de douter ni de ce que dit Herberay lui-même, vieux marié fidèle à sa dame³⁴, ni de ce qu'écrivait l'ami Mellin de Saint-Gelais. Ce fut sans doute un «vrai» couple.

Marie mourut en 1549. Michel Simonin a rappelé que ce fut un deuil cruel pour Herberay³⁵. Malade une année entière, il reprit pourtant son activité littéraire, l'accroissement de son patrimoine et même l'ornement de sa demeure parisienne comme on le verra plus loin.

La date de la mort d'Herberay reste imprécise. La pierre tombale portant effigies gravées et dates de décès a sans doute disparu à tout jamais dans la destruction du couvent des Filles de l'Ave Maria³⁶. L'inventaire après décès commença le «jeudi vingt septiesme jour d'octobre de l'an mil cinq cens cinquante deux». Quel était l'âge d'Herberay? Cinquante, soixante ans, impossible d'être plus précis.

Marie Compaing et Herberay avaient eu deux enfants, Louis et Marguerite. Mineurs en 1552, leur oncle Philippe Le Tirant assura leur tutelle. Louis a suivi la voie de formation des officiers, deux insinuations du Châtelet attestent le versement par son père de sommes nécessaires à ses études³⁷. On ne saurait poursuivre au delà l'enquête sur la vie de Louis et Marguerite de Herberay, Michel Simonin a consigné ce qu'on en sait. Tout au plus faut-il constater que si Louis reprit la commission de l'artillerie de son père, il put aussi acheter (grâce à l'héritage Cabu?) une charge de gentilhomme ordinaire du roi, poursuivant ainsi le cheminement initié par son père vers la noblesse «authentique». Catherine de Medicis l'employa dans sa retorse diplomatique, ce qui confirme une vocation familiale aux menues ambassades. Il épousa une Migot, fille d'Etienne, notaire et secrétaire du roi, ce qui va dans le sens d'un progrès social et de l'endogamie familiale, une sœur d'Herberay ayant également épousé un Migot. Ils n'eurent qu'une fille Catherine, qui épousa également un Migot (son cousin germain ?) Avec elle se termina la brève et énigmatique dynastie des Herberay...

- questions: retour au gentilhomme picard.

S'il est donc possible de rectifier quelques erreurs et d'établir quelques certitudes concernant la famille d'Herberay des Essarts, il n'en reste pas moins d'évidentes lacunes. D'où viennent les Herberay? Peut-être sont-ils effectivement Picards³⁸(?) à

roi, Eustache l'un des frères l'est aussi, et il est en outre greffier du Conseil privé, le petit-cousin, Nicolas, est notaire et secrétaire du roi mais aussi «payeur des bâtiments de Fontainebleau, Boulogne et Saint-Germain» et donc collaborateur de Nicolas de Neufville sur les grands chantiers royaux de la Renaissance. Les Le Picard de la génération précédente sont alliés aux Turquam, manifestation une fois encore du maillage serré des réseaux.

(34) «...étant de longtemps acheminé au rang des vieulx mariez (...) et desdié à une que j'ayme et estime plus que aultre que je sache». («Petit prologue» du *Petit discours d'un chapitre du livre de Primaléon*).

(35) Cf. *Premier livre de Flavius Joseph de la guerre et captivité des Juifs* (1550): «Ayant perdu la chose de ce monde que plus j'aymois et estimois, et recouvré à ceste occasion une si grande tristesse que tombant en maladie, force m'a esté de garder la chambre et le lit un an et plus». Cf. également Gilles Boileau, dédicace du neuvième livre d'*Ama-dis*: «(le seigneur des Essars) que j'ai trouvé si ma-

lade et ennuyé de la perte qu'il avoit nouvellement faicte de feue ma damoiselle sa femme...».

(36) Proche de la rue Neuve Saint Paul, le couvent a disparu lors de la construction des annexes du lycée Charlemagne (cf. *Épitaphier*, t. 1, pp. 267-75).

(37) Le 25 mars 1542, IDC n°605, Herberay verse à son fils les «droits successifs» qui lui sont échus du fait de la mort de Jeanne de Neufville, grand-mère de Louis, puis, le 3 juin 1542 (IDC, n°720) la somme de 110lt. qui provient de l'héritage Cabu. Louis «escolier étudiant en l'Université» ne pouvait avoir qu'une dizaine d'années, les sommes versées par son père semblent avoir été assez confortables. Sur cette pratique cf. D. JULIA et J. REVEL, *Les populations étudiantes, recrutements et conjectures*, in *Histoire sociale des populations étudiantes*, tome 2, E. H. E. S. S. 1989, pp. 336-339.

(38) On ne relève dans les écrits et documents concernant Herberay que deux mentions de la Picardie (qui ont pu faire supposer cette origine?): il choisit, dans sa préface du premier livre de dire «pi-

moins qu'ils ne soient Orléanais? D'où vient ce patronyme exceptionnel qui ne se rencontre jamais si ce n'est, nous y reviendrons, dans les *Actes* de François Ier où figure un Nicolas de Herberay, ou «Herbers» dit «le More» parmi les gentilshommes de la fauconnerie? Si nous avons pu «inventer» un père, le père de ce père demeure, pour nous, un mystère total.

Gentilhomme, Herberay ne l'est pas si l'on entend par ce mot une noblesse ancienne et un service des armes. Une infiltration subreptice dans la noblesse s'est en tous cas opérée entre un père, d'origine inconnue, dont les papiers inventoriés barrent soigneusement à deux reprises la particule, qui n'est jamais désigné comme «escuyer», ni comme «noble homme», ni même comme «sieur des Essarts» encore qu'il possède le fief, et le traducteur «en son vivant escuyer, sieur des Essars», comme il est dit partout. Ce dernier survient, de presque nulle part, noble, possédant des armes qui n'ont même pas les bigarrures ordinaires aux prétentions bourgeoises³⁹. On ne sait rien de ce que fut la jeunesse d'Herberay, des éventuels services de cour qui autorisèrent, au moins «taiblement», les marques de noblesse, et le firent passer à la postérité pour gentilhomme: nous revenons plus loin sur quelques hypothèses. Toute son ambition sociale s'est-elle concentrée sur ce titre d'écuyer? Herberay ne semble en effet pas vraiment représenter cette classe ambitieuse de bourgeois-gentilshommes que Georges Huppert a décrite⁴⁰: sa situation, si l'on tient compte de la constellation familiale, à quelque chose de singulier, en cela que l'ambition se serait bornée à l'affichage noble sans s'accompagner d'aucun pas sur le chemin d'une carrière financièrement fructueuse.

Portrait en propriétaire

Le succès de l'anoblissement, plus rare et prisé qu'on ne le croit, va en tous cas de pair avec la médiocrité de la fortune. L'inventaire après décès ne permet pas de faire une évaluation exacte de ce que furent les biens d'Herberay. Il ne concerne que les biens meubles et les papiers, encore n'est-il pas sûr qu'il ait été exhaustif⁴¹. Les bâtiments ne sont connus que par la localisation sommaire des meubles, seuls les papiers inventoriés apportent quelque connaissance des biens fonciers⁴².

L'ensemble des biens mobiliers est évalué à un peu plus de 1700 lt., ce qui indique un train de vie convenable mais sans plus⁴³. Il posséda ce que possèdent, mis

card» le vieux manuscrit fictif qui serait à l'origine d'*Amadis*; et la Picardie est une des provinces où s'exerce son activité de commissaire à l'Artillerie, au moins à partir de 1548 (cf. *infra*, n. 85).

(39) L'*Épitaphier de Paris* décrit les armes d'Herberay, peut-être figuraient-elles sur la tombe: «Coupé émanché d'une pièce et deux demies d'or et de gueules».

(40) G. HUPPERT, *Bourgeois et Gentilshommes, La réussite sociale en France au XVI^e siècle*, Paris, Flammarion, 1983.

(41) Fait à la demande du tuteur des enfants, il relève plus le souci d'une gestion honnête de la tutelle que de celui d'un partage entre héritiers âpres. Curieusement, la vaisselle d'argent extrêmement fréquente, n'apparaît pas, pas plus que les bijoux, ni le numéraire pourtant souvent présent dans les inventaires...

(42) Peut-être se trouve-t-il dans les liasses de

l'étude XIX d'autres pièces dont les copies ne figuraient pas dans les sacs inventoriés.

(43) Les inventaires des notaires et secrétaires du roi, mentionnés par H. MICHAUD (*La grande Chancellerie et les écritures royales au 16^e siècle*, Paris, PUF, 1967) produisent des estimations globales comprises entre 10 000 et 50 000 lt.. Celui de Claude Brachet, notaire et secrétaire du roi, apparenté aux Compaing, puiné de la famille, n'atteint qu'un peu plus de 3800 lt. (cf. Marchand, *op. cit.*, pp. 105-106). Les inventaires des libraires cités par Annie Parent (*Les métiers du livre à Paris*, pp. 201-20) sont plus proches de celui d'Herberay. Jehan Petit: 2100 lt (plus du numéraire et le fonds de librairie), Guillaume Godart, 1060 lt., Galiot du Pré, 752 lt. train de vie fort modeste mais il y a des rentes, des terres et bien sûr le fonds. Si la longueur des inventaires, seul élément quantifié fourni par le répertoire de F. Greffe et V. Brousselle, peut cons-

à part les marchandises quelle qu'en soient la nature, livres ou épices, de bons «marchands-bourgeois de Paris». Si la longueur de l'inventaire peut constituer un indice (sans doute très fragile) de la valeur, les 34 folios de celui d'Herberay le situent dans la moyenne, loin des pauvres et nombreuses pages isolées de ceux qui n'ont rien, mais bien plus loin encore des centaines, voire des milliers de pages de ceux qui ont beaucoup et dont les inventaires ne sont pas conservés au Minutier central. Les biens d'Herberay demeurent inférieurs à ceux du plus médiocre des notaires et secrétaires du roi. On l'a dit, ses sœurs avaient été mieux mariées, socialement parlant; il ne fait guère de doute qu'Herberay devait être le plus modeste de la famille⁴⁴.

Pour l'essentiel, le fief des Essarts, les terres viennent du père. Celui-ci commence ses achats en 1502 pour finalement posséder 205 arpents «d'un seul tenant» dont il rend foy et hommage en 1505 à Gabriel de Levis, sieur de Marly le Chastel, baron de Couranges et Fougerolles, moyennant cent écus d'or⁴⁵. En 1531, Herberay hérite de son père et fait à son tour hommage au seigneur de Marly, c'est la plus ancienne mention du traducteur dans ses papiers familiaux⁴⁶. Dès 1534, il accrut le domaine par des achats aux laboureurs de Marly ou par «dons» de ces voisins sans doute endettés, les acquisitions reprirent en 1542 et se poursuivirent pratiquement jusqu'à sa mort. Ce ne sont cependant que de petites parcelles, l'ensemble dut compter près de 255 arpents mis en fermage⁴⁷.

Herberay, comme tant de bourgeois citadins acheteurs de fiefs, grapille, récupérant en terres des dettes insolvées. Sans doute a-t-il pris ses distances par rapport au métier d'argent de son père, sans doute est-il écuyer, ce n'est pas une raison pour le croire perdu dans le rêve! En 1546, il conduit l'une de ses principales affaires foncières en acquérant, de multiples héritiers laboureurs, la terre de Maurepas en Louveciennes, d'une valeur de 1000 lt⁴⁸.

En outre, il gère la ferme de Jabelines, évaluée 100 écus d'or en 1455, donnée à Marie par Louise Cabu⁴⁹. Marie Compaing a aussi hérité de son oncle Pierre, un

tituler un indice fiable, les 34 f° d'Herberay sont très supérieurs à la moyenne des 100 inventaires précédant immédiatement le sien, qui s'établit à un peu plus de 12 f°. Il s'agit essentiellement d'inventaires d'artisans et de marchands, sans aucun grand officier ni aucun noble de cour. Les maîtres et marchands «bourgeois de Paris» se tiennent dans la proximité des 34 f° d'Herberay ou les dépassent. Deux autres commissaires ordinaires de l'artillerie figurent dans les inventaires après décès: un Jean d'Albiac, seigneur de Gorroys, valet de chambre du dauphin mort en 1545 (t. I, p. 309, n° 1298), fils d'un conseiller du roi président en la Chambre des comptes au pays de Languedoc, dont l'inventaire compte 3 folios; un Olivier Prévost, mort en 1556 (cf. t. II, p. 309, n° 1214) dont les biens, légués à un canonier, n'occupent que deux maigres folios. On ne peut malheureusement tirer aucune conclusion de ces apparents disparates sociaux et de cette commune médiocrité de biens inventoriés.

(44) L'IAD de sa sœur Marie, veuve de Martin Le Picart, compte 60 folios (cf. M. JURGENS, *Documents du minutier central des notaires, Inventaires après décès*, t. 1, p. 164, n° 576). Pour sa sœur Marguerite, on a vu (*supra* n. 33) que la saisie en 1547 des biens de Le Tirant son époux atteste d'une grande aisance.

(45) IAD, pièce XXI. En 1415, le sieur de Marly a «baillé et transporté» à un Romain Bellier, une

terre désignée comme «les 205 arpens», «pour les desfricher et y faire un hostel pour les tenir en fief noble, foy et hommage du dit sieur de Marly». La création du fief est antérieure aux grandes restructurations qui ont suivies la fin de la Guerre de Cent ans. Une branche de la famille méridionale de Levis tient les seigneuries de Marly et Magny. Le fief de Marly la Ville est tenu par Guillaume Budé. Les Essarts dépendent donc de Marly et non des Essarts-le-Roi.

(46) IAD, pièce XXVI du 3 mai 1531. L'hommage est rendu à Gabriel de Cosant de Lavyeu qui est encore un Levis de la même branche désigné par des seigneuries récemment héritées (cf. AMSELME, t. IV, pp. 40-41).

(47) La prise à ferme est attestée par la pièce L, non datée. J. M. MORICEAU, *Les fermiers en Ile de France XV^e-XVIII^e s.*, Paris, 1974 donne pour Marly une valeur de l'arpent proche de 0,40 hectares (p. 831), la surface de la terre des Essarts doit environner 100 hectares, ce qui constitue alors une grande ferme. Si l'on peut risquer une évaluation du fermage, celui-ci devait équivaloir à un peu plus de 300 lt. .

(48) IAD, pièces LI à LXIV. Maurepas devait compter au moins 85 arpents (34 hectares).

(49) IAD, pièces LXV à LXXI, c'est un héritage de la mère de Louise, Geneviève Dudrac.

petit fief dont Herberay rend hommage à Montgommery, sieur de Cormanville près de Chateaudun. De même, il exerce sa tutelle sur les biens de son fils Louis, donataire universel de Louise Cabu; «fief de la Porte au Pain» à Senlis⁵⁰, maison rue Saint Merry, rentes sur la maison de la Crosse à Paris, sur diverses maisons d'Orléans dont une «à jeu de paume» appartenant au Cloître Saint Samson. Tout cela occupe notre homme fort assidûment, d'interminables procès vont de pair avec l'héritage Cabu, contre les Acarie entre autres.

Il serait difficile, pour nous, d'évaluer le rapport de l'ensemble de ces propriétés, sans doute quelques centaines de livres qui équilibrent en rente foncière les gages du commissaire, le bilan demeurant honnête mais une fois encore sans prestige particulier.

Sur ce fief des Essarts s'élève «la Maison et Hostel seigneurial» qui semble assez modeste, cellier, cuisine, chambre basse, étable au rez de chaussée, deux chambres à l'étage, un galetas et des greniers. Aucune information sur l'architecture, néanmoins un signe noble: une chapelle reliée par une allée avec galerie à l'étage, pas de pigeonnier en revanche. On peut imaginer un de ces petits manoirs érigés après la Guerre de Cent ans qui sont l'un des charmes actuels du Perche et qu'on ne retrouve plus dans les environs de Paris. Voulait-il l'agrandir ou simplement substituer la tuile au chaume des couvertures: la cour s'encombre de «trois milliers de thuilles» (8 lt. 5 s.)!

Aucun acte de l'inventaire ne permet de dire s'il possède ou loue la maison de la rue Neuve Saint-Paul où il mourut. Ce devait être une maison neuve, la rue elle-même est toute récente⁵¹. Pas davantage d'information sur l'architecture qui devait être modeste si l'on en croit les pièces énumérées au fil de l'inventaire. Au rez de chaussée: caves, cuisine et court, il y a des chevaux mais les écuries ne sont pas mentionnées. Au premier, deux chambres dont une sur la rue, une troisième sans doute au second étage, un grenier. La quantité de coffres et de lits, la dimension des tapisseries laissent supposer d'assez grandes pièces. L'ensemble demeure sans particularité significative sinon sa modestie une fois encore par rapport aux logis des notaires et secrétaires du roi⁵². Sa rue est habitée par des artisans, des marchands, quelques officiers⁵³. Seul habitant de relief: Antoine du Museau qui y a fait construire son hôtel qui deviendra, reconstruit, l'hôtel de Brinvilliers actuel⁵⁴. Herberay a-t-il été attiré là par la présence de son parent, neveu de la première femme de Nicolas II de Neufville? Ou par la proximité de l'Arsenal? Ou par le *standing* moyen de ce lotissement qui, en marge du Marais beaucoup plus aristocratique, convenait à son état?

Aucun faste à Paris et encore moins aux Essarts, ni dans les bâtiments ni dans les meubles. Tout juste un bon confort bourgeois: le goût des meubles en chêne, du beau linge ouvré «à la façon de Venise» ou de Damas, les ciels de lits en tapisserie de laine, les couvertures de Catalogne⁵⁵. Un «comptouer avec layettes» rappelle que les

(50) IAD, pièces LXXII à LXXVI, le bail est de 32 lt. pour 25 arpents.

(51) La rue Neuve Saint Paul, actuelle rue Charles V, fut ouverte lors du «lotissement» par le roi des terrains de l'Hôtel Saint Paul en 1543 (cf. BABELON, *Paris au XVI^e siècle*, p. 239).

(52) Quelques données comparatives dans JURGENS et COMPERIE, *Le logement à Paris aux XVI^e et XVII^e siècles*, *Annales, Economies, Sociétés*, 1962, pp. 488-500.

(53) Cf. F. GREFFE et V. BROUSSELLE, *op. cit.*: «noble Pierre Lemoyne, contrôleur ordinaire des guerres» n° 870; et «noble Jean Durant, escuyer» qui loue une maison qu'il n'habite pas n° 168; un sommelier de la panneterie du roi n° 342;

un marchand; et un réseau familial d'artisans «bourgeois de Paris» (maître charpentier, maître maçon, juré paveur du roi) n° 1391.

(54) Cf. C. GRODECKI, *Documents du minutier central des notaires de Paris. Histoire de l'art (1520-1600)*, Paris, Archives nationales, 1985-86, t. I, p. 246: contrat passé en décembre 1548 avec un maître vitrier pour «toutes les victres qu'il convient de faire pour servir au corps d'hôtel de derrière sa maison qu'il a puis naguères faict bastir en la rue Neufve Saint Pol...»

(55) Il ne saurait être question de reprendre point par point les 36 pages de l'inventaire bien que ce soit une remarquable occasion de saisir la réalité des choses dans une demeure bourgeoise du

officiers travaillaient chez eux, des coffres bardés et à serrures pour garder les sacs de cuir conservant les papiers. Pas de numéraire, pas de bijoux, aucune de ces effrayantes «chaînes» d'or qui servent de réserve aux riches⁵⁶, à peine quelques pièces d'orfèvrerie qui méritent mention au regard des notaires pressés⁵⁷. Quelques bons vêtements pour qui a la nécessité de paraître et de se protéger du froid⁵⁸. Quelques tableaux à sujets religieux ou de paysage⁵⁹. Des livres bien sûr, en nombre, mais dont on ne peut surestimer la valeur⁶⁰. Un seul signe de luxe: trois tapisseries «à sujets d'Amadis» dont les cartons sont conservés dans un coffre⁶¹. Quant à ses autres tapisseries, une série de «neuf personnages du temps passé» (le sujet semble assez commun, peut être les neuf preux?), elles sont «trouées et mangées en plusieurs endroits» et doivent provenir de l'héritage paternel (22 lt.).

L'ameublement des Essarts est plus modeste encore, ce qu'on y trouve de plus coûteux ce sont les muids de vin, «tant blanc que claret du cru dudit lieu», 50 lt., ce qui est toujours nettement plus que la bibliothèque tout entière⁶². La chapelle honore Dieu modestement: chandeliers de cuivre et calice d'étain. Peu de bétail: une

temps. Sur les éléments de train de vie de cent officiers du parlement et du Châtelet, cf. L. Bourquin, «Les objets de la vie quotidienne dans la première moitié du XVI^e s. à travers cent inventaires après décès parisiens», *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, 1989, t. 36. Voir également les ouvrages déjà cités de S. Charton-Le Clech, H. Michaud, A. Parent, D. Hervier.

(56) Une chaîne d'or est prisee chez Legendre 1297 lt., d'autres 800, 500...

(57) «Trois tasses d'argent» pour 96 lt, «deux potz à eaue et cinq cuillers d'or» un peu plus de 89 lt, «trois coupes à pied veré (...) deux salières à cloche et six cuillers à freze», 113 lt. 18s., un gobelet de vermeil 74 lt 10s. . Claude Brachet, qui fait modeste figure parmi les notaires et secrétaires du roi, à pour 1247 lt. de vaisselle d'argent (à ses armes). Quand Charles Gouffier fait refondre sa vaisselle d'argent, il y en a pour près de 10 000 lt.

(58) «Une autre robe de damas tanné à manches coupées et collet coupé bandée tout à l'entour d'une bande de velours noir de soye», prisee 40 lt, une autre de taffetas «fourré par les paremens de peau de sibellines et le reste de peau de regnards» (20 lt.); une autre à parments de «chats d'Espagne» ne vaut que 4 lt et 12 s. La plus belle robe (conservée) de Madame ne vaut que 16 lt., écart conforme à ce qu'écrit Madeleine Lazard du vêtement des petits bourgeois (cf. «Le corps vêtu», in *Le Corps à la Renaissance*, p. 80). Les robes «fourrées de martre» de Pierre Legendre ne valent que 60 lt. quand une commande de broderies, tissu fourni, pour Jean Louis de La Valette (capot, pourpoint et chausses) «à broderie d'or et d'argent» peut s'élever à 1500 écus d'or (plus de deux fois l'ensemble des biens meubles d'Herberay), ou telle écharpe pour Mlle de Bouillon «brodée d'or clincant» qui atteint 231 lt.; broder trois robes pour le Maréchal de Saint André en 1559 revient à 600 lt. (Cf. GRODECKI, *op. cit.*, t. II, p. 232-33).

(59) Comme les livres, les tableaux des inventaires ne valent pas cher. «Un grand tableau peint sur bois à paysaige», 50 s. (il y avait donc des «paysaiges» à l'époque?), «un grand tableau sur bois à

1 Charlemagne», 60 s., le plus cher. Pour le reste: Moïse, Coronement de Nostre Seigneur, 2 images Nostre Dame... Tous les bourgeois possèdent des «tableaux», mais rares sont ceux qui participent de la culture esthétique nouvelle (cf. S. CHARTON-LE CLECH, *op. cit.*, p. 166. Claude Brachet et Eustache le Picard, tous deux dans la galaxie familiale d'Herberay, sont cités comme des exceptions).

(60) Cf. *infra*. L'ensemble des livres n'atteint qu'une trentaine de livres tournois, moins que sa plus belle robe.

(61) Encore que tissées à Paris, en laine et soie, elles restent très loin du vrai luxe du temps: la commande d'une «illustration» de son œuvre, dans un contexte où les sujets tirés des romans contemporains sont eux-mêmes déjà exceptionnels, reste la seule véritable singularité de ces tapisseries prisees 150 lt., ce qui dans le contexte est important, mais reste dérisoire par rapport à ce que coûte une tapisserie royale. Les trois tapisseries illustrant *la Carcel de Amor* de Diego de San Pedro, offerte à Renée de France lors de son mariage en 1528, sont achetées 3317 lt. (cf. F. JOUBERT, *Musée national du Moyen Age. La tapisserie médiévale*, Réunion des musées nationaux, 2002, pp. 127-134). Herberay avait passé commande d'une suite de cette série des Amadis (cf. C. GRODECKI, *op. cit.* t. 2, p. 285, n° 397, 1552, 29 septembre). Comme cela est d'usage, il fournit les cartons: peut-être demandés à Michel Rochetel avec lequel il est en affaires en 1550 (IAD, pièce VI)? Celui-ci travaille dans l'atelier du Primatice à la décoration du Cabinet du roi de Fontainebleau, il fournit par ailleurs des cartons à Léonard Limousin. On ne lui connaît pas de cartons de tapisseries mais on ne sait à vrai dire que fort peu de choses sur lui...

(62) Il a quelques tableaux aux Essarts, un saint Laurent, un déluge, un paysage encore, un autre Moïse, «ung tableau painct sur toile à pellerins mangeant l'anneau pascal», tout cela vaut quelques sous. Les sujets bibliques sont-ils l'indice d'une orientation religieuse? rien ne viendrait la confirmer et Notre Dame balance Moïse.

vache portant veau, deux pourceaux, un «moyen cochon» et sans doute des chevaux (ajoutés sur une page volante à ceux de Paris). Du lard, de l'huile, du bois, du foin, pas de céréales. Avec au dessus de la galerie, arquebuses, javelots, arbalètes, arcs en if et flèches qui rappellent que les temps incertains ne sont jamais éloignés. A Paris, outre «pistollet» et pertuisane, trois «brasselets» et deux jambières, restes dépareillés d'armure chevaleresque, rouillent dans un coin, prisés 20 s....

Les lieux des rêves romanesques d'Herberay sont donc modestement bourgeois, ornés cependant, au plus juste prix, des images tissées de ses plus chères fantaisies. C'est dans ces modestes demeures que se rêva le fabuleux palais d'Apolidon...

Portrait en «truchement»?

Quelles furent, à côté de l'écriture, les activités et charges d'Herberay?

Trois éléments d'abord, à titre de jalons. La phrase finale de la dédicace du cinquième livre d'*Amadis* comporte un rappel qui date approximativement de 1524 (date à laquelle il dit ailleurs s'être trouvé en Espagne) les débuts de ses activités au service du roi «durant la guerre», formulation imprécise, qui n'indique ni à quel titre, ni de quel ordre furent ces tous premiers services liés aux temps de guerre⁶³. Second fait: à la mort de son père, en 1531, Nicolas de Herberay ne rachète pas sa charge financière de receveur des Aides. Enfin, le plus ancien document connu attestant de son titre de «commissaire ordinaire à l'Artillerie du Roi» date de 1537⁶⁴.

Avant de tenter d'établir une continuité entre ces trois jalons, tentons d'abord de remonter le temps en prenant pour fil la question de sa formation d'hispanisant. Il est impossible de s'appuyer sur une évaluation des performances de traducteur d'Herberay avant 1539, date de sa première traduction connue: le manuscrit de sa version d'une adaptation espagnole de l'*Electre* de Sophocle, dont Michel Simonin a repéré l'existence, peut être daté très précisément, on va le voir, du début de l'année 1530⁶⁵, mais on en a perdu la trace. Inversement, on peut apprécier, en marge du *Cancionero* qui lui a appartenu, la courte traduction poétique qu'il y a écrite de sa main, mais elle reste indatable⁶⁶. Pour ce qui concerne sa pratique orale courante de l'Espagnol,

(63) Dédicace du cinquième livre, datée de 1544: «[...] m'esforceray de plus en plus à le continuer et embellir, si la paix ou quelque trefve m'en donne le loisir: car durant la guerre (il y a vingt ans et plus) que je m'employe à vous faire service, et feray toute ma vie». Le séjour en Espagne daté de 1524 est mentionné dans la dédicace du huitième livre (voir *infra*, et n. 70).

(64) Ce titre figure dans un acte du Bureau de Ville de Paris daté du 12 février 1536 (a. s.) dont nous parlons plus bas (voir *infra*, et n. 90).

(65) Michel Simonin (art. cit. p. 6 et n. 22) a repéré la trace de ce manuscrit, insituable aujourd'hui, et signalé en 1827 comme une «*Electra*, tragédie de Sophocle, traduite d'une traduction espagnole [...] et dédiée à Anne de Bologne, comtesse de Turenne».

(66) Sur ce manuscrit, voir Ch. Aubrun, *Le chansonnier espagnol d'Herberay des Essarts*, Bordeaux, 1951. Les annotations manuscrites d'Herberay s'arrêtent sur des difficultés effectives du texte: archaïsmes de vocabulaire ou leçons fautives du manuscrit et il arrive qu'il se trompe. Pour autant le jugement

de M. Simonin qui le voit en «hispanisant studieux sinon toujours heureux» ne saurait s'appliquer à l'adaptation libre et aisée qu'il propose d'une strophe de Juan de Mena pourtant relativement complexe à entendre et à rendre. Ces annotations sont évidemment indatables: il a pu posséder longtemps ce manuscrit, qui est peut-être encore dans sa bibliothèque à sa mort. La date de son acquisition elle-même reste problématique. On a en général considéré, après Aubrun, que la date indiquée par la mention espagnole manuscrite qui figure sur une feuille de garde («*Este libro me fue dado por un my amigo llamado el Contador de gisors Ragio al 10 de jano 1636*») valait pour 1536 et que l'inscription référerait au don fait à Herberay lui-même. Gisors était vicomte, et *Contador* peut désigner le vicomte, dont les fonctions étaient celles de perceuteur des revenus des domaines: *Ragio* (on attendrait plutôt *Regio*) serait-il le nom hispanisé donné à un Pierre Le Roy, greffier à la cour des Aides de Normandie, qui fut pourvu de l'office de Vicomte en 1519? Par ailleurs le domaine royal de Gisors fut constitué en comté en faveur de Renée de France, en 1528,

Herberay n'en est crédité que par un seul témoignage, et il est très tardif: on le doit à Gilles Boileau en 1550⁶⁷. Reste donc à revenir sur l'hypothèse des voyages en Espagne au cours desquels il aurait pu s'initier et s'exercer à la langue.

On a tout naturellement pensé à ce qui put être l'occasion historique majeure de tels séjours: la période d'intenses relations franco-espagnoles de l'après Pavie, la captivité du Roi et les négociations qui l'accompagnèrent, la captivité des Enfants de France. Nous n'avons pu trouver de confirmation déterminante de cette hypothèse; mais nous pouvons au moins apporter un élément qui en renforce la plausibilité: selon toute vraisemblance, à la fin de cette période (durant les mois qui précédèrent le retour des Enfants royaux en juillet 1530) notre traducteur accompagnait en Espagne un ambassadeur en mission. Tout porte à croire en effet que c'est sur place qu'il a pu découvrir le récent original espagnol de *l'Electra* et travailler à sa traduction: sa dédicataire, Anne de la Tour dite de Boulogne, est l'épouse de François de la Tour, vicomte de Turenne, qui se trouve au même moment séjourner en Espagne comme ambassadeur chargé de négocier les conditions du mariage de François I^{er} avec Eléonore d'Autriche⁶⁸. En l'absence d'autre raison repérable de la présence d'Herberay auprès de François de Turenne ou d'Anne de la Tour, c'est à l'utilisation de compétences d'hispanisant que l'on pense, auxquelles on pouvait avoir eu recours en raison de services antérieurs du même ordre; hypothèse que renforce le fait qu'à en croire ce qu'il dit lui-même, il a déjà voyagé en Espagne en plusieurs années auparavant⁶⁹.

Ce voyage antérieur, le seul qu'il mentionne, est celui au cours duquel il serait allé «prendre prisonnier au plus profond des Espagnes le chevalier de l'ardante Espée»⁷⁰, et il le situe en 1524. Quelqu'en soit le calendrier de référence, il est impossible de faire coïncider cette date avec quelque épisode espagnol que ce soit – captivité royale ou diplomatie – de l'après Pavie⁷¹. Voyage antérieur effectif (pour des raisons non repérables)? erreur de date? ou flou volontaire? Trois constatations s'imposent en tous cas. Le moment indiqué nous rapproche de celui où il disait avoir commencé

année de son mariage avec Hercule d'Este, duc de Ferrare. Le manuscrit d'Herberay serait-il passé de la cour des Este à Gisors? On sait qu'Hercule d'Este possédait un manuscrit très proche, le manuscrit «de Modène» (cf. Aubrun, introduction) qui lui avait été donné par sa mère, Lucrèce Borgia.

(67) Celui de Gilles Boileau, le premier traducteur du livre IX d'*Amadis*, qui témoigne personnellement de cette pratique familière de l'espagnol dans l'épître qu'il adresse à Herberay en tête de sa traduction française du *Commentaire* de Luis de Avila y Zuñiga (Paris, C. Wechel, 1550): "Tan acostumbrado estoy de hablar en español con V. M. que nunca le puedo hablar de otra manera". (Cité par Picot, *Les Français italianisants au XVI^e siècle*, Champion, 1907, t. 2 p. 19).

(68) L'adaptation castillane sur laquelle Herberay a travaillé doit être *La Vengança de Agamenon*, *Tragedia que hizo Hernan Perez de Oliva, Maestro, cuyo argumento es de Sophocles poeta griego*, qui fut publiée à Burgos en 1528 (cf. A. PALAU y DULCET, *Manual del libro Hispano-americano*, Barcelona, 1969). Anne de la Tour mourut en fin d'année 1530 (cf. M. JURGENS, *op. cit.* p. 114, IAD n° 338 du 18 mars 1531 n. s.). Herberay a donc travaillé entre ces deux dates. La mission de François de la Tour, s'inscrivant dans les négociations d'application de la Paix des Dames, concernait l'exécution du traité de

mariage entre François I^{er} et Eléonore d'Autriche et impliqua un séjour en Espagne de près de huit mois, à Valladolid, puis à Madrid: la commission royale est datée du 14 décembre 1529 (cf. Actes de François I^{er}, I, p. 696, n° 36-43), et l'ambassadeur accompagna Eléonore jusqu'à Bayonne au mois de Juillet 1530. On reconnaîtra que sauf à attribuer au pur hasard une telle coïncidence de noms et de date, l'hypothèse de la présence d'Herberay lors de cette ambassade peut être retenue.

(69) Notons que la présence probable d'Herberay en Espagne à cette date de 1529-1530 contribue à écarter l'hypothèse de M. Simonin selon laquelle il aurait pu apprendre l'Espagnol à l'occasion de ses activités militaires (postérieures) sur les frontières des Flandres; cette hypothèse était en tout état de cause difficile à retenir, compte tenu des réalités linguistiques de cette région à cette époque.

(70) *Le huitiesme livre d'Amadis de gaule, auquel sont recitées les hautes prouesses et faitz merueilleux d'Amadis de Grece, surnommé le Chevalier de l'ardante Espée*, Paris, 1548, épître dédicatoire à Anne de Montmorency.

(71) François I^{er} n'arriva en Espagne qu'en juin 1525, et c'est à partir de l'été 1525 que commencèrent les négociations qui devaient aboutir au traité de Madrid, puis à l'échange des prisonniers en mars 1526.

à «s'employer à faire service» au roi. Un quart de siècle après les faits, la date frôle par ailleurs de près, mais sans qu'il soit possible de l'y faire correspondre exactement, celle d'un bien fâcheux souvenir, et la métaphore du prisonnier évoque bien ce souvenir (en le retournant en victoire). Ajoutons enfin que c'est à Anne de Montmorency qu'est adressé ce rappel «biographique» aussi approximatif qu'indirectement évocateur: le dédicataire de ce huitième livre n'a-t-il pas été lui-même l'un des principaux artisans du retour d'Espagne d'un fameux royal prisonnier⁷²? Si l'on ne peut évidemment écarter tout à fait un voyage en 1524, l'hypothèse d'un léger déplacement chronologique reste pourtant à retenir, qui situerait ce séjour en 1525, dans la suite des négociateurs du traité de Madrid⁷³.

Herberay a-t-il (par ailleurs, ou aussi) fait un moment partie de la nombreuse suite des jeunes princes après l'échange de Bayonne? Notons qu'il pourrait s'y être trouvé au service de René de Cossé, gouverneur des Enfants de France, qui fut chargé de l'ensemble de leur Maison tant qu'on la leur laissa⁷⁴. Nous n'avons jusqu'ici rien trouvé qui permette de le confirmer.

Les hispanisants n'étaient pas légion et pouvaient être utiles: Herberay l'était-il déjà, au début de ces années que nous venons de survoler, ce qui l'aurait fait recommander par l'intermédiaire de Neufville? Revenons sur le lieu situé «ez limites d'Espagne» où une dame du pays lui aurait donné le *Primaleon*⁷⁵. Ce lieu peut bien entendre, dans cette même période, évoquer Bayonne, où Montmorency, encore lui, travailla quatre mois au retour des Princes de mars à juillet 1530. Mais le *Primaleon* espagnol a déjà connu plusieurs éditions en Espagne depuis sa première parution en 1516 et le cadeau pourrait aussi avoir eu lieu plus tôt. Comme peuvent avoir été bien plus précoces les premiers contacts du traducteur d'*Amadis* avec l'Espagne: relevons que c'est Nicolas de Neufville que François Ier a envoyé en Espagne en 1516, pour y préparer, à la demande de Charles Quint l'entrevue de Noyon⁷⁶. Sans qu'il soit

(72) Nous n'avons pas trouvé de traces d'une mission française en Espagne que l'on pourrait relier à un voyage du traducteur pendant l'année 1524. On imagine aisément que l'évocation directe de tels souvenirs serait assez malvenue, même un quart de siècle plus tard, dans une dédicace. Mais l'information «biographique» que semble contenir la première phrase de la dédicace de ce huitième livre est plus qu'approximative: ce n'est de toutes façons pas en 1524 qu'Herberay a pu ramener d'Espagne le prisonnier «à l'ardante espée», qui n'avait pas encore vu le jour: l'exemplaire de *La chronica del muy valiente y esforzado Principe y cavallero de la ardiente espada, Amadis de Grecia* qui figure dans sa bibliothèque date au plus tôt de 1530. L'apparente précision de la date elle-même pourrait être tout aussi trompeuse. Ce qui est sûr c'est que ce royal prisonnier ramené d'Espagne en rappelle bien un autre; et la date peut jouer comme indice flottant d'un souvenir dont seule subsiste l'image inversée à la gloire de la France et du Connétable, qui joua à la conférence de Tolède un rôle déterminant et publiquement salué en son temps dans la libération du Roi, rôle qui lui valut le titre de Grand Maître.

(73) Les négociations, conduites par Tournon et de Selve auxquels s'associa Montmorency, furent retardées par la maladie de François Ier, et durèrent 6 mois, de juillet 1525 à la signature du traité de Madrid, le 14 janvier 1526.

(74) C'est à dire de mars 1526 à janvier 1528. L'Etat (très détaillé) de la Maison des Enfants de France (Archives du Ministère des Affaires Étrangères, *Correspondance politique, Espagne*, vol. 4, ff. 196r-198r) ne mentionne en tous cas pas Herberay: il n'était donc pourvu d'aucun office royal, même menu, et s'il était présent, ce ne peut être que dans la suite d'un Grand. Mentionnons par ailleurs qu'on a supposé l'intéressante présence dans cette suite de Mellin de Saint Gelay, aux côtés du père de Ronsard. Leur amitié durable pourrait dater de là? Mais le nom de Saint Gelay n'apparaît pas non plus.

(75) Prologue du *Petit discours* [...] de 1550: «Le Sg des essais estant ez limites d'Espagne, lui fut donné par une dame du pais le livre de Primaleon».

(76) Cf. *Journal* de Barrillon, secrétaire du chancelier Du Prat, éd. P. Vassière, Paris, Renouard, 1897, I, p. 218: [le 20 juin 1516] «le roy, desirant tousjours la paix, envoya devers le dict Roy catholique messire Nicolas de Neufville, secrétaire de ses finances, avec instructions et mémoires nécessaires». Neufville séjourne en Espagne de juin à Aout 1516. Mentionnons aussi un bref séjour de Neufville à Montpellier comme commissaire plénipotentiaire en 1519: la négociation, qui concernait la restitution du royaume de Navarre et le projet de mariage de Charlotte de France avec Charles Quint, fut interrompue au bout de deux semaines

possible d'en tirer une certitude, c'est au moins une occasion qu'aurait eu le jeune Herberay d'accompagner son oncle pour un séjour espagnol de plusieurs mois...

Nous ne sommes pas parvenus, on le voit, à quitter le domaine des conjectures. Il ne reste pour les renforcer quelque peu qu'à constater les liens qui relient entre eux les grands sous lesquels Herberay aurait pu servir dans les années des captivités: comme les Cossé, les La Tour sont étroitement liés aux Montmorency⁷⁷. Ces éventuels services sont-ils de ceux qui ont pu lui permettre de se dire Ecuyer? Ils pourraient aussi avoir pu trouver un prolongement dans ses charges ultérieures.

Portrait en commissaire

Avant d'en venir à la seule des charges qui soit véritablement attestée, il nous faut commencer par relever quelques énigmes.

Un papier non daté, collé dans la reliure d'une liasse de l'étude XIX, celle qui gère les affaires d'Herberay, indiquerait qu'il a été secrétaire du duc d'Orléans⁷⁸. Il peut s'agir soit d'Henri qui porta ce titre jusqu'à la mort de son aîné François, soit de Charles qui, après cette mort en 1536, fut à son tour duc d'Orléans jusqu'à sa mort en 1545. Ni la dédicace à Charles du premier livre d'*Amadis*, ni celle du Flavius Joseph à Henri II ne rappellent un ancien service. Le silence est curieux, la charge étant fort honorable. Fut-elle occasionnelle et liée, s'il s'agit d'Henri, à la captivité de Madrid qu'il ne convenait pas de rappeler?

Seconde question: l'inventaire mentionne un «sac de toille» et, daté de 1527, un «pappier» tous deux également énigmatiques. Il s'agit des «faulx monnoyeurs d'Angers» et «de la recepte et mise *qu'il a eue* des deniers provenus de (leurs) executions». A quel titre, cette recette? Quel rapport put-il avoir avec ces exécutions, le sac tendant à prouver qu'il ne s'agit pas, comme souvent, de la simple origine des fonds versés à un tout autre titre? René de Cossé, gouverneur des Enfants de France, était alors aussi gouverneur d'Anjou⁷⁹.

Enfin, trois ordres de paiement des gentilshommes de la fauconnerie du roi, conservés parmi les Actes de François Ier, concernent un Nicolas Herbers dit le More (1533), Le Maure (s. d.) et finalement Nicolas Herberay, dit le More (1536/7)⁸⁰.

par la maladie d'Artus Gouffier, Grand Maître de France (*ibid.*, II, p. 141 et n. 1).

(77) Anne de La Tour, qui épousa son cousin François de la Tour en 1518, était la veuve de Jean de Montmorency, Seigneur d'Ecouen, frère aîné d'Anne de Montmorency. L'épouse de René de Cossé, Charlotte Gouffier, était cousine germaine d'Anne et Jean de Montmorency.

(78) Cf. A. PARENT, *Les métiers du livre*, p. 107. M. Simonin transcrit par erreur «secrétaire du cardinal de Lorraine».

(79) IAD, pièces CXIII (n. d.) et VIXXIX (21 août 1527), ce dernier papier précise que la somme fut arrêtée par Guillaume Luillier. On retrouve dans les Archives municipales d'Angers, Registre des Conclusions, BB 18, f°95, le récit de l'exécution à Angers le 27 avril 1527, «par auctorité et ordonnance de monsieur maistre Guillaume Luillier, chevalier, maistre des requestes ordinaire» de six faux-monnoyeurs «boulliz touz vifs en eaue toute bouillante, en une grande chaudiere», et un septième pendu (cf. C. PORT, *Inventaire analytique des archives anciennes de la mairie d'Angers*, 1861,

pp. 367-8, document obligeamment communiqué par les Archives départementales de Maine et Loire). Le «il» semble bien désigner le traducteur, et non son père: ce sac et ce papier sont rangés parmi ceux du défunt, et l'inventaire ne comporte aucun autre papier concernant Herberay père que ceux qui concernent le fief des Essarts. Le fait que Cossé-Brissac ait pu au même moment se trouver en Espagne n'exclut pas qu'il continuât à exercer à distance ses fonctions de gouverneur.

(80) *Ordonnances des rois de France, Actes de François Ier*, Paris, Imprimerie nationale: 1887, t. II, n. 419 (1533), III, n. 532 (s. d.), VIII, 30640 (1536/7). En 1533, il s'agit d'un «don» de 100 écus soleil, en 1536 de gages pour un semestre de 80 lt. Le maréchal de Floranges paraît, pour ce qui est des gages, plus libéral: «le dict grand fauconnier a d'estat quatre mil florins et a cinquante gentilshommes soubz luy qui ont bon estat (...) et ont les dictz gentilshommes cinq ou six cent francs...» (*Mémoires du maréchal de Foranges*, appendice «Cy devise de l'estat de la fauconnerie des roys de France», éd. Champion, 1924, pp. 289-90).

Il est vrai qu'on ne relève jamais ailleurs ni le surnom, ni une telle variation sur le nom du traducteur. Le patronyme en tous cas est assez exceptionnel pour qu'assorti du prénom il pousse fortement dans le sens de l'identification du fauconnier et du traducteur⁸¹. Notons que parmi les autres fauconniers mentionnés par l'acte de 1536, on remarque deux Neufville, un Jean et un François⁸². Rappelons enfin que s'il fut fauconnier, ce fut sous l'autorité du Grand Fauconnier de France qui, dans les années 30 et jusqu'à sa mort en 1540, fut René de Cossé. Enfin, l'intérêt que le traducteur manifeste pour la chasse au faucon, dans ses inventions en marge du texte espagnol, serait aussi une raison pour incliner à penser qu'il fut bien «le More»⁸³.

Nous l'avons dit, l'acte le plus ancien mentionnant la charge de commissaire ordinaire à l'artillerie du Roi date de 1537, juste après la possible résignation de la charge de fauconnier, exercée encore (s'il l'exerça) en 1536. C'est à Galiot de Genouillac, Grand Maître de l'artillerie, à qui il revenait d'en disposer, qu'Herberay dut acheter sa charge. L'Ordonnance royale du 10 février 1536 qui structure la conduite de l'artillerie royale⁸⁴ prévoit 24 commissaires ordinaires. La réorganisation à laquelle procéda Henri II dès son avènement, par l'Ordonnance d'Anet du 26 juin 1547, s'accompagna de la nomination de Charles de Cossé, fils de René de Cossé, comme «maistre et capitaine général de l'artillerie». Trois départements territoriaux furent alors créés dont un constitué par les importantes régions du nord et du nord-est. Dans ce contexte Herberay devint «commissaire à l'artillerie et lieutenant de M. de Brissac es pais et gouvernements de Picardie, Artois et Boulonoys»⁸⁵. Le maintien dans sa charge s'accompagne donc d'une promotion, même si les gages restent modestes: Florange les estime à «huict cens francs», les ordres de paiements mentionnés par M. Simonin sont inférieurs de moitié mais peut-être s'agit-il de semestres⁸⁶.

La nature exacte des fonctions d'un commissaire est elle-même assez mal connue. Elles paraissent relever plus de la logistique que du combat⁸⁷. Les commissaires

(81) Le surnom peut tenir au milieu restreint de la fauconnerie, d'autres que lui en étant également pourvus. «Le More» signifie-t-il que, comme Lodovico Sforza, il était de complexion basanée, seule indication sur son physique que nous aurions, et/ou qu'il était d'ascendance espagnole, ce qui expliquerait bien des choses? Mais si le patronyme est à l'origine Herbers, il n'a rien d'ibérique... M. Simonin l'a constaté, on ne repère aucun autre Herberay, mais la fauconnerie le gênant, il conclut qu'il peut s'agir d'un cousin: or aucun collatéral n'apparaît dans les papiers inventoriés. Il y a par ailleurs moins d'incompatibilité qu'il ne le pensait entre le milieu d'officiers de finances cherchant à investir la noblesse, et une charge de gentilhomme de la fauconnerie. Voir P. GOUBERT, *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730*, Ed. HESS, 1982, p. 337: «beaucoup (de bourgeois de Beauvais) se contentèrent d'espoirs, de prétentions, d'apparences, petits offices de fauconnerie ou de Maison princière, qui promettaient une noblesse graduelle». Nullement incompatible avec des services antérieurs lors de missions diplomatiques, une telle charge pourrait être un jalon de plus sur le chemin qui lui permit de se faire reconnaître comme «ecuyer».

(82) La rencontre peut ne pas être significative, le patronyme n'est pas rare. Mais, s'il n'y a pas de François chez Anselme, en revanche, il y a deux Jean, contemporains d'Herberay, un oncle et un cousin par alliance.

(83) Voir dans notre édition du quatrième livre

d'*Amadis*, ch. II, VII, XXXVIII.

(84) Cf. E. HARDY de PERINI, *Les Valois de 1515 à 1589*, Paris, «Études militaires historiques», Librairie militaire-Dumaine, 1880, p. 134.

(85) Le titre est mentionné sous cette forme complète dans l'IAD (sac de toile non daté et sans cote, suivant la pièce IIIIxxXVII).

(86) Cf. *Mémoires du maréchal de Florange*, appendice «L'état de l'artillerie du roy», édit. cit., p. 293; mais il y a à nouveau une distorsion par rapport à l'«Etat général du paiement des officiers commissaires» pour les années 1551 et 1552 référé par M. Simonin où les commissaires reçoivent 400 lt., somme ramenée à 300 en 1552.

(87) Cf. HARDY de PERINI, *op. cit.*, p. 133, texte d'un mémoire attribué à Blaise de Vigenère: «Quand le Roi entend faire mettre en campagne quelque bande d'artillerie, il est besoin que le maistre de l'artillerie et son lieutenant général ou l'un de ses commissaires sachent son intention, afin que, sur ce, ils puissent dresser leur équipage, tant des pièces que de leurs suites; et qu'ils puissent dépêcher lettres adressantes aux capitaines des chevaux du charroi de l'artillerie et dresser des commissions pour lever les pionniers, lesquelles doivent estre gens de bras et de peine, ayant feu et lieu.» Corrélativement, ils inspectent les équipements: le 15 mai 1547, un commissaire a l'ordre de «se transporter dans les villes, châteaux et places de Champagne pour y dresser un inventaire des munitions (...) et le remettre au garde général de l'artillerie.»

préparent les campagnes, les sièges à venir où l'artillerie sera décisive. Les financements sont du ressort du trésorier des guerres, les achats de «cuivre, plomb, fer, soufre, poudre et autres matériaux de munitions» de celui du Contrôleur général de l'artillerie et de ses «commis». Restent aux «commissaires» des tâches d'inspection des équipements, de contrôle administratif des moyens à mettre en oeuvre, de transmissions d'ordres, en bref de haut fonctionnaire d'un ministère qui n'existe pas encore.

On ne peut malheureusement suivre les traces de l'activité propre d'Herberay⁸⁸. Les liminaires des *Amadis* n'y font allusion que deux fois: dans sa dédicace du premier livre à Charles, Duc d'Orléans, il se dit «reduit de l'impétueuse vie des armes au bien du repos et loisir» par la trêve des hostilités entre François I^{er} et Charles Quint, et mettant ce repos à profit pour entreprendre sa traduction; l'adresse au Roi du cinquième livre le montre «au retour des guerres d'Artois et de Luxembourg»; il y mentionne, à la gloire du roi, les sièges de Landrecies et de Carignan. Les récits les plus connus de ces victoires ne disent rien d'un rôle éventuel d'Herberay⁸⁹.

Il reste, comme pour la fauconnerie, à constater les traces romanesques laissées par ces fonctions dans les adaptations du traducteur d'*Amadis*: les récits de bataille du quatrième livre ne manquent aucune occasion de superposer technicité moderne et référent chevaleresque, produisant de façon insistante des effets de réel inattendus, et distanciant par un humour très conscient un héroïsme chevaleresque encore bien vivant en son temps.

Deux documents, savoureux, attestent en revanche de l'activité parisienne du commissaire. Herberay y tient deux fois le rôle de messenger d'un haut responsable auprès du Bureau de ville de Paris. En février 1537, il transmet au Bureau de Ville de Paris les ordres du roi et du Grand Maître Anne de Montmorency: on est tenté de reconnaître, dans le discours qu'enregistra le greffier, la parole cavalière et imagée du traducteur se surajoutant au message des illustres mandateurs⁹⁰. On retrouve en 1548 le commissaire dans la même fonction auprès du même Bureau⁹¹. Il est cette

(*Actes d'Henri II*, Paris, Imprimerie nationale, 1979, t. 1, p. 65, n° 224) Fort peu d'informations sont actuellement disponibles sur cette fonction qui n'a pas retenu l'attention des historiens. Blaise de Montluc, lorsqu'il donne un rôle déterminant dans la conduite d'un siège aux «commissaires» désigne de «vieux soldats», des «capitaines» chevronnés, experts en stratégie (cf. *Commentaires*, Pléiade, p. 574) «commis» par le général en chef à la responsabilité directe de l'artillerie lors des sièges, comme ce M. d'Ortobie (Jean de Montréal), tué alors qu'il pointait un canon, lors du siège de Lectoure; «C'est la charge de nostre mestier la plus dangereuse». Ils appartiennent à une noblesse tout autre que celle d'Herberay, s'agissant de René de Mailly (mentionné à Carignan) ou de M. de Bassompierre (père du maréchal). Les quelques «collègues» d'Herberay dont on connaît les noms, sont très obscurs (cf. appendice des *Actes de François I^{er}*, t. 9, p. 255).

(88) Nous avons consulté sur ce point David Potter, auteur de *War and Government in French Provinces-Picardie, 1470-1560*, Cambridge 1993. Il a bien voulu nous confirmer que ses recherches ne lui ont pas fait rencontrer Herberay dans les campagnes de Picardie.

(89) Respectivement à l'automne 1543, et au printemps 1544, sur deux fronts fort éloignés l'un de l'autre: Hainaut, Piémont. Sur Landrecies, voir P. FOURNEZ *Histoire d'une forteresse Landrecies*,

Paris, Perrin, 1911, qui souligne la défiance royale à l'égard de la noblesse trop empressée à vouloir «faire faicts d'armes et acquérir honneur» et qu'il faut éloigner de la ville de crainte qu'elle «pourroit estre en hazard». Beau conflit entre modernité et chevalerie! Fournez indique (p. VIII) que de nombreuses relations détaillées manuscrites des sièges de Landrecies se trouvent «disséminées dans les dépôts d'archives militaires de la région du Nord».

(90) «Le dict Herberay a dict pour sa créance que, outre le contenu desdictes lettres envoyées par le Roi, il avait charge dudict Seigneur (Montmorency) leur dire qu'ilz tinssent l'artillerie de ladite ville, déclarée esdictes lettres, toute preste et si preste qu'il n'y faille que le fouet, et qu'il pouvoit estre que dedens six ou trois jours, il l'envoieroit quérir, et qu'il n'y eust faute, et qu'il s'esmerveillait qu'il n'y avoit eu plus grande diligence et que l'on n'y espargnast ny heurs, ne temps, ne festes». (*Op. cit.*, II, p. 318, CCCLXXXIX, 12 février 1536 (1537 n. s.). Cette mercuriale entendue, le Bureau passa aux choses sérieuses et, bon gestionnaire, s'interrogea sur qui allait payer. Herberay repartit avec la question...

(91) Nous remercions David Potter de nous avoir signalé cette mention d'Herberay. Elle passait inaperçue: le procès verbal ne désigne en effet le messenger que comme «Seigneur des Essars». Une note (et corrélativement l'index) renvoient

fois envoyé par «Mgr de la Rochepot», *id est* François de Montmorency, frère du Connétable, gouverneur de Paris, lieutenant général en Picardie et Artois en interim du duc de Vendôme. La situation est aussi peu chevaleresque que possible. Un Anversois ayant trouvé de la tourbe près d'Amiens, souhaiterait, pour exploiter son «invention», qu'on l'autorise à prospecter dans la vallée de la Somme. Il s'agit de «faire des tourbes, qui sont mottes de terre qui servent à brusler, à chauffer fours à chaulx, à plastre, à tainctures, briques et tuilles...». Cette tourbe inconnue à Paris coûterait infiniment moins cher que le bois, au grand soulagement du «povre peuple». Et sans doute des finances royales. Expérience est faite du produit devant des «maistres jurez mesureurs de charbon» mais aussi devant un «Canonnier ordinaire du Roy et fondeur de l'artillerie». Ce feu charitable avait donc un intérêt militaire qui justifie la mission confiée à un commissaire de l'artillerie⁹².

En dix ans, deux missions administratives, de mince succès, sont les seuls vestiges repérables d'une carrière. Du moins peut-on en déduire que, porteur d'un message oral du Connétable, il le rencontrait, comme il pouvait probablement approcher son frère. La fonction de commissaire semble se tenir entre cette approche immédiate de ce qu'il y a de plus grand à la Cour et de ce qu'il y a de plus trivial à la guerre: sa gestion. Herberay connut la haute noblesse militaire mais appliquée au réel des choses, à ce qu'il faut d'abord pour que le brillant de la gloire adviennne, parfois. La tâche est de contrôle mais aussi, désormais, de recherche technique qui est le côté moderne de la guerre, préalable et le plus souvent en marge des batailles. Entre la technique et la parole, telle a donc été la place d'Herberay. Le commissaire fut un inspecteur des choses de la guerre et un messenger des Grands, un «translateur» de discours sans gloire, tout au long de sa carrière de traducteur. Il finit lieutenant de M. de Brissac à 400 livres de gages.

Il eut pourtant affaire à Anne de Montmorency, à François de Montmorency⁹³, peut-être à René de Cossé, sans doute à Galiot de Genouillac, sûrement à Charles de Cossé... Faut-il imaginer qu'il fut invisible aux yeux des grands, perdu dans la tourbe des serviteurs méprisés pour lesquels la parole n'est qu'un ordre? Les relations sociales étaient sans doute différentes de ce qu'on imagine et son entourage familial put avoir un rôle médiateur: en 1538, Philippe Le Tirant, son beau-frère, héberge chez lui François de Montmorency, et en 1539 le Connétable est hébergé par Nicolas de Neufville.

Portrait en lecteur: la bibliothèque.

Choisissons d'aborder la deuxième face du personnage, celle de l'écrivain, par sa bibliothèque. Déjà connue⁹⁴, elle vaut pourtant qu'on s'y arrête de nouveau. Avec les quelques 190 livres qu'elle comportait à la mort du traducteur (75 volumes identifiés, et 116 livres inventoriés en paquets, dont 30 que l'inventaire ne qualifie pas de «petits»), la «librairie» du commissaire à l'artillerie fait assez bonne figure, quantitativement, parmi les bibliothèques recensées de son époque: plus fournie que ne l'étaient globalement, par exemple, celles des notaires et secrétaires du Roi⁹⁵. Encore

à Claude des Essarts. D. Potter a toute raison de penser qu'il s'agit bien d'Herberay.

(92) Cette fois encore, le Bureau ne s'en laissa pas conter, trouvant au feu de tourbe une «odeur fétide» et à l'inventeur Flamand un air d'espion. On convint donc de renvoyer le message et probablement le messager, le Roi trancherait. Cf. *Délibé-*

rations du Bureau de Ville, t. III, p. 141, n° CLXII du 7 décembre 1548.

(93) Cf. P. Hamon, «Messieurs des finances», p. 378.

(94) Cf. S. RAWLES, *Denis Janot*, Warwick, 1976, t. 2, p. 223 et svtes.

(95) Les évaluations de S. Charton-Le Clech

les livres inventoriés sont-ils ceux de sa maison parisienne, mais nombre de ceux qu'on s'attendrait à trouver manquent. En possédait-il ailleurs⁹⁶? Il n'en a en tous cas aucun aux Essarts.

Telle qu'elle se présente, et même si, comme toujours, les livres en paquets rendent l'évaluation qualitative d'ensemble peu sûre, cette bibliothèque construit un intéressant reflet de son propriétaire: la quasi totalité des titres recensés affichent en effet avant tout des goûts et des intérêts personnels de lecteur et d'écrivain, ce qui n'est pas toujours le cas de manière aussi évidente⁹⁷.

On n'y trouve pas de livres de dévotion quotidienne, ni bible, ni psautier, ni livre d'heures; d'ouvrages de religion, trois titres seulement: *La Cité de Dieu* de Saint Augustin⁹⁸, «un troisième livre des *Postilles*⁹⁹», les *Actes des Apôtres*¹⁰⁰. Aucun livre de droit: rien d'étonnant à cela, sa charge n'impliquait pas de compétences juridiques; constatons seulement que cette absence jette un doute supplémentaire sur la passion tardive pour cette discipline que lui prête le petit dialogue publié cinq ans après sa mort par Sertenas¹⁰¹: si formation accélérée il y a eu dans ce domaine, les outils en tous cas n'en sont pas repérables. Guère d'ouvrages utilitaires: «une mareschallerie»¹⁰², à usage du propriétaire terrien, aussi bien que du commissaire à l'artillerie¹⁰³; et une *Histoire des plantes*¹⁰⁴, qui peut relever autant de la curiosité que de l'utilité.

Pas d'ouvrages à usage professionnel non plus: son exemplaire du *Grant stille et prothocole de la Chancellerie de France* a des chances d'avoir appartenu à son père; l'édition de ce manuel à usage des notaires et secrétaires royaux est sans doute celle de 1527, dont la dernière partie, le «Vestige des finances» détaille le contenu des charges de «grenetier» et de receveur des Aides¹⁰⁵. Le commissaire a pu avoir à recou-

donnent une fourchette de 50 à 100 ouvrages pour les notaires-secrétaires du roi, le chiffre d'une centaine restant exceptionnel.

(96) Cf. M. SIMONIN, *art. cit.* p. 6, note 27.

(97) On sait la place tenue dans nombre des bibliothèques privées inventoriées par des livres liés aux occupations ou charges de leur propriétaire (livres juridiques par exemple), par les livres de dévotion, missels ou livres d'heures, ou pour les fortunés par des livres ou les manuscrits luxueux: selon son inventaire, Pierre Le Gendre n'avait guère d'autres ouvrages que des manuscrits somptueux et très chers.

(98) «Un second volume de Saint Augustin la cité de Dieu»: l'édition *in fol.* de Galliot du Pré, 1531, est en deux volumes (une autre édition du même texte, chez Jehan Petit la même année, regroupe en un seul volume les deux tomes).

(99) Une des nombreuses éditions de ces recueils de commentaires sur la Bible ou les Évangiles, en latin ou en français, dont le plus répandu est celui de Nicolas de Lyre: *Les postilles et expositions des épîtres et évangiles*, 1^{ère} édition Paris, 1504.

(100) Il pourrait s'agir des *Actus Apostolorum* plusieurs fois édités par Jehan Petit de 1513 à 1524; mais le titre mentionné en français incline plutôt à identifier *Le premier (et le second) volume du triumpant Mystere des Actes des Apostres traduit fidelement a la verite historique [...] Arnoul et Simon de Greban*, Paris, Nicolas Couteau, 1538; la réed. Paris, Les Angeliers, 1540, ajoute à ce titre la mention «dernièrement joué à Bourges et imprimé nouvellement à Paris».

(101) Ce dialogue a été découvert par M. Simo-

nin. Intitulé «*Si on peut appeler ou laisser quelque chose a celui qui n'est point. Qui in rerum natura non est, An vocari aut substitui possit*» et publié par Sertenas en 1557, il fait parler un Herberay devenu sur le tard grâce à sa «grande vivacité d'esprit» expert «en droict civil et canon, sans oublier la pratique». Cf. M. SIMONIN, *art. cit.* p. 7, note 67.

(102) *L'Hippiatria sive marescalia* de Laurent Rusé a d'abord paru en latin (Paris, Wechel, 1531), puis en français chez le même éditeur deux ans plus tard. La B. N. F. conserve un exemplaire de ce manuel d'hippologie, *in fol.* illustré de gravures représentant des mors et des chevaux (Rés. TG 19 exp. 6). Compte tenu du titre retenu par l'inventaire, c'est très probablement cette traduction que possède Herberay, et qu'il a donc acquis lui-même, puisqu'elle a paru après la mort de son père.

(103) Un sac non daté de son inventaire concerne «les chevaux de l'artillerie» (I. A. D., pièce CXV).

(104) L'une des deux traductions françaises récentes de l'ouvrage de Leonhart Fuchs, *De Historia Stirpium*, paru à Bâle en 1542: *l'Histoire des Plantes*, traduction d'E. de Maignan (Paris, J. Gazeau, 1549) ou, sous le même titre, la traduction de Jean Belon, parue la même année à Paris, chez la Veuve d'A. Byrkman.

(105) *Le prothocole de chancellerie*, manuel officiel créé dans les premières années du siècle pour répondre à la nécessaire entreprise de codification des actes de chancellerie, a été plusieurs fois réédité dans le courant du siècle. La première édition connue est celle de 1515, chez Galliot du Pré; à une édition postérieure sans date (Jehan Janot) est ajouté un «guidon des secrétaires»; Galliot du Pré

rir à la seconde partie de ce recueil, un *Guidon des secretaires*, mais le goût prononcé de l'écrivain-traducteur pour la rhétorique des épîtres et autres «lettres missives» risque bien aussi d'y avoir trouvé d'intéressants modèles dont s'inspirer¹⁰⁶.

Sans qu'ils répondent directement aux besoins de sa charge, on peut relier à ses activités les ouvrages d'histoire proche ou contemporaine trouvés dans ses coffres. La *Coronica del rey Don Rodrigo*¹⁰⁷, les mémoires de Commines¹⁰⁸, les *Grandes chroniques de France*¹⁰⁹, les *Discours* de Machiavel¹¹⁰; et aussi «une prinse de Rhodes»¹¹¹, *l'Histoire de nostre temps*¹¹² de Guillaume Paradin, ou *l'Instruction sur le fait de la guerre*¹¹³; ainsi que les *Chroniques* de Carion¹¹⁴, et un Galeacio Capello¹¹⁵ en espagnol, qui manifestent à l'évidence l'intérêt vivant de l'officier du Roi pour les plus récents événements politiques et militaires.

Mais Herberay s'intéresse aussi à l'histoire antique. Deux des ouvrages (Oroze¹¹⁶ et Lactance¹¹⁷) que nous aurions pu ranger parmi les livres religieux ont leur raison d'être aussi en fonction de cet intérêt, qu'ont également nourri Tacite¹¹⁸, Justin¹¹⁹ bien

publie en 1527 une nouvelle édition de cet ensemble auquel vient s'ajouter le «Vestige des finances»: manuel qui précise sous forme de dialogue questions-réponses les définitions des charges relevant des finances extraordinaires. C'est ce texte qui est réédité par Jacqueton (cf. *supra*, n. 17).

(106) Sur ce point, voir en particulier les exemples de missives diplomatiques, de lettres missives et de lettres de créance traduites – ou inventées – par Herberay des Essarts dans les huit premiers chapitres du quatrième livre d'*Amadis*.

(107) *La coronica del rey Don Rodrigo con la destruycion d'España*: première édition connue chez J. Cromberger, Seville, 1511; rééditée à Burgos en 1526, à Valladolid en 1527.

(108) Inventoriées comme «les cronicques d'Argenton du roy Loys». Commines a été réédité tout au long du siècle, et Galliot du Pré en fait tirer encore 600 exemplaires peu de temps avant sa mort en 1561 (cf. Annie Parent, *op. cit.* p. 238). Nous avons pu suggérer cette influence dans nombre de modifications apportées par le traducteur dans le domaine des représentations politiques dans le quatrième livre d'*Amadis* (cf. éd. cit, Introduction).

(109) «Ung second et tiers volume des grandes chronicques de France». L'édition de 1514 des *Grandes croniques de France* de Gaguin (Paris, Eustace et Regnault) en trois volumes *in fol.*

(110) La présence du premier livre de la traduction des *Discours* par Gohory (Janot, 1544) n'a rien de surprenant: Herberay y a signé un poème liminaire, et cet exemplaire peut lui avoir été donné par Gohory lui-même, comme l'a suggéré M. Simonin (art. cit, p. 6, n. 27 et p. 10).

(111) *La grande et merueilleuse et tres cruelle opugnacion de la noble cité de Rhodes, prise naguere par le sultan Soliman, à present Grand Turc...*, de Jacques bâtard de Bourbon, Paris, Gilles de Gourmont, 1526, et rééditions ultérieures.

(112) *L'Histoire de nostre temps, faite en latin par Maistre Guillaume Paradin et par luy mesme mise en français*, a paru tout récemment, chez Ro-ville, à Lyon et chez Jean de Tournes, en 1552, avec continuation: on en trouve sur les rayons de Galliot du Pré en 1561 plusieurs exemplaires de 1552 à 1558 (cf. A. Parent, *op. cit.* p. 239).

(113) Encore un ouvrage récent: il s'agit du texte

de Fourquevaux, dont le manuscrit anonyme fut trouvé dans la bibliothèque de Guillaume du Bellay à sa mort en 1543 et qui venait d'être édité pour la première fois chez Galliot du Pré en 1548.

(114) Trop tardive pour figurer dans la bibliothèque d'Herberay, Les *Chroniques de Jean Carion philosophe, avec les faitz et gestes du roy François, jusques au regne du roy Henry deuxiesme de ce nom*, ont paru à Paris, chez Jean Ruelle, en 1553. Il s'agit d'une traduction par Jean Leblond du dernier état de la version latine de cet ouvrage écrit initialement en allemand, état qui comporte un «Appendix de rebus ab anno christi 1532 gestis ad annum 1550». Mais une traduction française précédente, correspondant à un état antérieur de ces chroniques contemporaines, a déjà paru chez Ch. Langelier en 1547. R. Brun (*Le livre français illustré de la Renaissance*, Paris, Picart, 1969, p. 149) décrit l'exemplaire de la collection Masson de l'Ecole nationale des Beaux Arts, qui comporte un beau portrait de François Ier. C'est vraisemblablement un exemplaire de cette première édition française que possède Herberay.

(115) Le «Capello espagnol» de l'inventaire désigne fort probablement la traduction espagnole par Bernardo Perez de l'ouvrage de Galeacio Capello, parue à Valencia en 1536 sous le titre *Historia de las cosas que han passado en Italia desde el año 1521... hasta el año 1536*.

(116) *Le premier et le second volume d'Oroze* [...] ont été plusieurs fois réédités en français depuis 1491, en un seul volume par Vérard d'abord, puis en deux volumes par Ph. Le Noir: c'est donc une des éditions de Le Noir (1515, 1516, 1526) que possède Herberay. (Cf. in R. Brun, *op. cit.* p. 261 la description d'un ex. de 1516 de cette édition *in fol.* illustrée).

(117) «Ung Lactance grand volume»: la première édition (*in fol.*) des *Divines Institutions contre les gentils et les idolastres*, dans la traduction de René Fame, Galiot du Pré, 1543. Les éditions postérieures sont en plus petit format.

(118) «Ung cornelius tacitus en François»: *Les cinq premiers livres des Annales de P. Cornelius Tacitus. Traduitz nouvellement de latin en François* [par Etienne de la Planchel], Sertenas, Paris 1548.

(119) Ce «petit Justin en François» doit être l'édi-

sûr, Appien Alexandrin¹²⁰, et Thucydide¹²¹, Polybe¹²², Dion Cassius¹²³, Hérodote¹²⁴ et Plutarque¹²⁵. Notons que l'exemplaire de Flavius Josèphe sur lequel il a travaillé ne semble plus être là.

Seuls autres textes d'auteurs anciens, l'*Iliade* dans la traduction de Salel¹²⁶, et deux exemplaires de Virgile: les quatre premiers livres de l'*Eneide*¹²⁷, et vraisemblablement le recueil des *Oeuvres* dans les traductions d'Octovien de Saint-Gelays et Guillaume Michel de Tours¹²⁸. Avec un volume d'Alain Chartier¹²⁹ et un exemplaire de Ronsard¹³⁰, ce sont ses seuls ouvrages de poésie en français. Le poète espagnol Juan de Mena¹³¹, est en revanche mentionné deux fois, l'une de ces mentions étant assortie de la précision «et otros cancioneros». Un autre *cancionero* figure dans l'inventaire, sans que rien ne dise s'il peut s'agir du célèbre manuscrit¹³².

tion in 8° des *Œuvres de Justin, vray historiographe, sur les faictz et gestes de Troge Pompee* [...], traduction de Guillaume Michel de Tours, publiée par Janot en 1540, deux ans après son édition in fol. La lecture de Justin a laissé des traces directes dans les inventions du traducteur au quatrième livre d'*Amadis*. C'est en partie de là que proviennent les figures de femmes célèbres (dont le texte estropie quelque peu les noms) des peintures d'histoire qui ornent le premier étage de la galerie du jardin d'Apolidon: le livre II de Justin consacré aux Scythes mentionne dans un espace relativement restreint les amazones Marthesia («Marchesie» dans le texte d'*Amadis*), Antiope («Antroge») et Otrera, ainsi que Vexores, premier roi d'Égypte. L'inventeur de ces peintures recourt parallèlement au *De claribus mulieribus* de Boccace. Notons que le texte de Boccace n'est pas inventorié dans sa bibliothèque alors qu'il laisse dans ce passage traces repérables. Sur le détail de ces emprunts, voir le *Quatrième livre d'Amadis*, éd. cit., ch. II, f. 6v° et notes 46-52.

(120) Probablement la traduction d'Appien par Claude de Seyssel, *Des guerres des romains*, parue à Lyon en 1544.

(121) Thucydide apparaît deux fois dans l'inventaire: le «Tucidide grand volume» peut être encore la traduction de Seyssel, éd. in fol. parue à Paris, chez Josse Bade en 1527, à moins qu'il ne soit en latin. Quant au «Tucidide en françois petit volume dorez», il peut désigner l'édition in 16° de 1545, qui reproduit le texte de l'édition Josse Bade (Paris, J. Barbé et C. Garamont).

(122) Deux exemplaires de Polybe: «les histoires de Polybe grand volume» doivent désigner, comme S. Rawles l'indique, *Les cinq premiers livres des histoires...*, éd. in fol. de la traduction de Louis Meigret, Janot, 1542. L'autre, en français, «petit volume doré» est une des éditions postérieures de la même traduction revue, peut-être celle de Groulleau de 1552?

(123) Le clerc a noté dans l'inventaire: «ung Dion histoire en grec». Il est probable qu'il s'agit d'une retranscription trop rapide du titre du *Dion Historien grec, des faictz et gestes insignes des romains*, de 1542, traduction de Dion Cassius par Cl. Derozier, in fol., Paris, les Angelliers. Cf. Brunet, II, p. 714 et R. Brun, *op. cit.*, p. 170.

(124) «Ung herodote couvert de parchemin». La traduction par Pierre Saliat des trois premiers livres des *Histoires* d'Hérodote ne paraît qu'en 1552 chez

Ch. Langelier. Il peut s'agir aussi de l'édition du texte latin de Valla, publié par S. Gryphe en 1542?

(125) «Les huit vies de Plutarque grand volume»: l'édition in fol. de la traduction de Georges de Selve des *Vies des Huict excellens et renommez personages grecs et romains*, Paris, Vascosan, 1543.

(126) *Les dix premiers livres de l'Iliade...*, Paris, Jean Loys pour Sertenas, 1545, in fol. illustré.

(127) Les «quatre livres des Eneydes de Virgille»: c'est D. Janot qui a édité en 1541 *Les quatre premiers livres des Eneydes du tresellegant poete Virgile* traduits par Helisenne de Crenne. La traduction des mêmes quatre premiers livres par Des Masures paraît en 1552.

(128) «Une oeuvre de Virgille en françois»: ce libellé semble désigner *Les oeuvres de Virgille, translattées de latin en françois, les bucoliques revues et corrigées, les Georgiques moralisées et tréslattées par Guillaume Michel dit de Tours, les Eneydes par Octovien de Saint-Gelays*, Paris, N. Couteau pour Galliot du Pré, 1529.

(129) Il peut s'agir des *Œuvres feu maistre Alain Charetier*, Paris, 1529, que R. Doucet identifie dans l'inventaire de Jean Le Feron (n° 175), et qui figure encore en 1560 sur les rayons de Galliot du Pré (cf. Annie Parent, *op. cit.* p. 247).

(130) «Une oeuvre de Ronsart couvert de parchemin»: il ne peut guère s'agir que des *Quatre premiers livres des Odes* [...]. Ensemble son Bocage, Guillaume Cavelet, 1550.

(131) «Ung livre de compillation des oeuvres de Juan de Mena»: la *Compilacion de todas las obras del famosissimo poeta Juan de Mena*, éd. Seville, 1528 et 1534 in fol.; et Valladolid, 1536, 1540, 1548. Et «Les coplas Juan de Mena et otros cancioneros»: le titre de *Coplas, ou Coblas de Juan de Mena* ne semble avoir été utilisé que dans les éditions les plus anciennes (1489) de ce qui porta ensuite le titre des *Trescientas*. Peut-être s'agit-il d'un *cancionero* qui, comme le manuscrit qu'a possédé Herberay, comprend des poèmes de Juan de Mena; ou de deux ouvrages groupés en un seul?

(132) Herberay peut fort bien avoir une édition du *Cancionero general*, constitué par Hernando del Castillo (1511, ou Tolède 1514, 1520, 1527, ou Séville, 1540). Mais on ne peut exclure non plus qu'il s'agisse du manuscrit de la B. L. L'inventaire des livres d'Herberay, contrairement à d'autres et malgré la présence de Sertenas, semble avoir été fait rapidement, le nombre de vrais livres non identifiés le prouve. D'où une

Mais c'est la littérature romanesque qui constitue le gros du fonds identifié, en français (originaux ou traductions), en espagnol, et plus rarement en italien. Encore faut-il sans doute, compte tenu de trous surprenants, imaginer que ce fonds a pu, lui aussi être en réalité plus fourni, qu'il soit en partie masqué par les estimations globales ou qu'il ait été amputé par des dons avant sa mort. L'honneur revient aux romans de chevalerie: *Tristan*¹³³, *Lancelot*¹³⁴, *Gérard d'Euphrate*¹³⁵, et en français ou en espagnol, *Palmerin*¹³⁶, *Primaléon*¹³⁷, et les *Amadis*, mais du quatrième au neuvième livre seulement¹³⁸, les quatre premiers manquent. De même que manque un exemplaire de son propre Don Flores de Grèce¹³⁹. Il a en revanche deux exemplaires du *Peregrin*¹⁴⁰ de Caviceo; et en espagnol, la *Question de amor*¹⁴¹, *Flores et Blancaflor*¹⁴² à côté du *Philocope*¹⁴³ de Boccace, mais aucune édition de son *Petit traité de Arnalte et Lucenda* ni de l'original espagnol de Diego de San Pedro¹⁴⁴. S'ajoutent à cet ensemble le *Décameron* d'Antoine le Maçon¹⁴⁵ bien sûr, un *Roland furieux* (en espagnol)¹⁴⁶, et *Roland Lamoureux* dans la traduction française de Jacques Vincent¹⁴⁷.

Herberay possède aussi bien sûr *Le Courtisan*, en Italien. A côté de la récente *Silva de varia lección* de Pedro Mexía¹⁴⁸, on notera, dans ce domaine, au demeurant

incertitude sur l'interprétation à donner de l'absence de toute mention de livres «écrits à la main» qu'on peut trouver dans des inventaires plus soignés pour désigner les manuscrits.

(133) *Tristan de Leonnoys*, dans l'édition Janot de 1533, comme le pense S. Rawles

(134) «Ung tiers volume de Lancelot»: *Le premier [tiers] volume de Lancelot du lac*, Philippe le Noir 1520 ou l'édition de Jean Petit de 1533?

(135) «Ung Gerard d'Euphrate doré»: *Le premier livre de l'histoire et ancienne chronique de Gérard d'Euphrate*, éd. in fol de Groulleau pour Longis et Sertenas, 1549.

(136) Deux exemplaires du *Palmerin d'Olive*, dont un «doré». Herberay détient certainement l'édition de la traduction de 1546 de Jean Maugin (voir *infra*, n. 156). Il n'est pas précisé si le second «Palmerin d'Olive couvert de veau» est un original espagnol, ou un second exemplaire de la traduction.

(137) «Ung Primaléon de Gresse espagnol»: éditions espagnoles de 1515, 1524, 1528, et Venise 1534. C'est donc sur ce texte qu'Herberay a composé son *Petit discours d'un chapitre du livre de Primaléon*, dédié à sa femme, et publié par Sertenas en 1549. L'inventaire ne mentionne donc pas la traduction française de ce texte par François de Vernassal, *L'histoire de Primaléon... tirée tant de l'italien comme de l'espagnol par François de Vernassal quercinois*, Paris, Sertenas, 1550. On sait pourtant que le traducteur en avait offert un exemplaire à Herberay avec une dédicace autographe (cf. B. N. F. Rés Y2 141).

(138) En tout, l'inventaire mentionne 10 exemplaires des livres des *Amadis*. Pour les livres 4, 5, 6, 7, 8 et 9, il n'est pas précisé de langue; notons cependant que le «neuvième» est «doré» et pourrait être la traduction du malheureux premier traducteur de ce livre, Gilles Boileau, offerte par son auteur à Herberay qui le connaissait et l'aurait, à en croire son épître liminaire, encouragé à prendre sa suite. L'espagnol est indiqué pour une seconde série des livres 4, 5 et 6, et pour un *Amadis de Grèce*, soit donc *Le libro noveno* des *Amadis* espagnols, dont la première édition connue semble datée de 1530.

(139) *Le Premier livre de la cronicque du tres-vaillant et redouté don Flores de Grece, surnommé le chevalier des Cignes, second fils de Esplandian, [...] mise en françois par le Seigneur des Essars, Jean Longis pour Sertenas*, est sorti des presses en mai 1551. Cette «chronicque» qui se donne comme une traduction d'une continuation encore inconnue de la série des *Amadis*, est en réalité une invention d'Herberay.

(140) *Le dialogue treslegant intitulé Peregrin [...] traduit de vulgaire Italien en langue Francoise par Maistre Francoys Dassy. Reveu au long et corrigé [...] par Jehan Martin*, Paris, Galliot du Pré, 1528. Un des deux exemplaires est-il italien?

(141) Il s'agit de l'original espagnol du *Debat de deux gentilzhommes Espagnolz sur le fait d'amour*, édité par Janot, en 1541, dont un exemplaire figure dans la collection Masson (cf. R. Brun, *op. cit.* p. 167).

(142) *Flores y Blancaflor. La historia de los dos enamorados...*, première édition à Alcalá de Henares en 1512, et éd. Cromberger, Seville, 1530.

(143) *Le philocope de messire Jehan boccace, florentin, contenant l'histoire de Fleury et Blanche-fleur* [...], Paris, Janot, 1542, traduction d'Adrien Sevin.

(144) *Tractado de amores de Arnalte e Lucenda*, première édition en 1491, puis 1522, 1525, 1527.

(145) «Ung decameron de Bocasse grand volume»: le format in fol. indique qu'il s'agit de la première édition (Paris, Etienne Roffet, 1545).

(146) *Le Roland Furieux* traduit en espagnol par Hieronimo de Urrea a été édité à Lyon, Macé Bonhomme pour G. Roville en 1550.

(147) L'inventaire dit bien «ung premier livre de Roland Lamoureux doré» qui ne peut pas être confondu avec le *Roland furieux* en français de 1544, qui n'apparaît pas (contrairement à la lecture suggérée par M. Simonin, art. cit. p. 6, n. 25), même si on s'attendrait à le trouver. Il s'agit bien ici de la traduction de Boiardo par Jacques Vincent (Paris, P. Prevost pour V. Gaultherot, 1549-1550).

(148) La première édition, à Séville, de *La Silva de varia lección* date de 1540.

bien peu représenté, des traités ou compilations de réflexion, les *Apophtegmes* en français¹⁴⁹, et la présence plus archaïque d'un exemplaire du *Livre de Sydrach*¹⁵⁰, (mais peut-être ce livre appartenait-il déjà au père du traducteur).

Mérite enfin d'être soulignée la présence remarquable de trois ouvrages d'architecture¹⁵¹: deux exemplaires de Vitruve dont l'un au moins est celui de Jean Martin¹⁵², auxquels s'ajoute un «Vitruve abrégé»¹⁵³; la présence de ces ouvrages et l'intérêt dont elle témoigne n'est évidemment pas sans relation avec l'invention architecturale du château d'Apolidon du quatrième livre d'*Amadis*.

Ni lettré, ni penseur, cela n'étonnera pas: c'est la bibliothèque de plaisir d'un amateur, curieux de son temps et de politique, préférant lire les anciens en français, puisant dans les dernières publications de Galliot du Pré, de Janot et Sertenas surtout, de quoi satisfaire son goût pour l'histoire et pour la littérature d'agrément, les romans à la mode. Mais c'est aussi et surtout celle du traducteur hispanisant.

La présence de livres espagnols dans leur langue originale (et même de traductions en espagnol), constitue à cette date une exception. Pratiquement inexistante dans les bibliothèques, l'Espagne est aussi très peu représentée sur les rayons des libraires, et plus rarement encore par des textes originaux¹⁵⁴. Il a donc fallu qu'Herberay connaisse et se procure des livres qui, pour certains au moins avaient fort peu de chances de circuler dans les échanges commerciaux courants. La présence de certains de ces livres est-elle susceptible d'éclairer la question de ses séjours possibles en Espa-

(149) *Les apophtegmes. C'est à dire promptz subtilz et sententieux ditz de plusieurs Roys: cheffz d'armee: philosophes & autres grands personnaiges tant grecz que Latins. Translatez de latin en francoys par lesleu Macault...*, Paris, Veuve feu C. Chevalon, 1539 (rééd. en 1543).

(150) «Ung cidrac»: *La fontaine de toutes sciences du philosophe Sydrach*, ou *Livre de Sydrach le philosophe*, compilation de vulgarisation encyclopédique médiévale du XIII^e siècle, connu une grande diffusion tout au long du XV^e siècle. Elle a été éditée pour la première fois en France par Antoine Vérard en 1486, et réimprimée au moins 9 fois jusqu'en 1537.

(151) Dans l'échantillonnage d'inventaires après décès de notaires et secrétaires du roi analysé par Hélène Michaud par exemple, un seul (sur une trentaine) mentionne la présence de livres d'architecture: il s'agit de Jacques Perdrier (nous sommes en 1578) qui possède Vitruve, Alberti, Serlio, De l'orme, J. Cousin, et qui représente une exception notoire. Pour rester dans ce milieu particulier -dont une partie au moins pourrait être touchée par l'importance donnée aux entreprises architecturales royales- notons que S. Charton-Le Clech ne semble guère avoir relevé de témoignage d'un tel intérêt dans les inventaires, plus nombreux, qu'elle a consultés.

(152) *L'Architecture ou art de bien bastir*, de Marc Vitruve Pollion [...], Paris, J. Gazeau, 1547, in fol. L'inventaire note «ung grand Vitruve» et «ung petit pollion d'architecture». Le premier Vitruve d'Herberay est-il un exemplaire en latin, se différenciant par le format de l'in fol. plus réduit de Martin?

(153) Ce «Vitruve abrégé» nous semble pouvoir être la traduction de l'ouvrage espagnol de Sagredo, *medidas del romano* (Tolède, 1526), parue chez Simon de Colines (en 1536 vraisemblablement, au

plus tard en 1539, et rééditée en 1542 et 1550) sous le titre: *Raison d'architecture antique, extraite de Vitruve*. Même si le terme d'«abrégé» ne figure pas dans le titre de cette traduction (on le trouve plus tard dans l'édition de 1556 de l'*epitome ou extrait abrégé des dix livres d'architecture de Vitruve*, Toulouse, Boudeville), c'est l'usage fait à coup sûr par Herberay du Sagredo en français dans la description du palais d'Apolidon qui pèse fortement dans le sens de cette identification. Nous en avons en effet relevé un certain nombre de traces précises dont on trouvera le détail et les justifications dans notre édition: donnons en pour exemple les formes «frontisonne», ou tympanes» (*Amadis* IV, ii, f. et Sagredo, *op. cit.* f. 5v^o et 41v^o), ou encore telle description d'éléments architecturaux successifs dont l'ordre se règle exactement sur une énumération de Sagredo (cf. *Amadis*, f. 5r^o et Sagredo f. 40r^o).

(154) En témoignent les inventaires de bibliothèques analysés par A. Labarre, et pour Paris par R. Doucet: ce dernier constate que l'apport espagnol est «inexistant»: à l'exception de Guevara, et plus tard de Pedro Mexia, il ne repère de titres espagnols que précisément dans l'inventaire d'Herberay (*op. cit.* p. 53-54). En 1560 encore, et dans une librairie aussi «moderne» que celle de Galliot du Pré, les exemplaires d'originaux espagnols sont dix fois moins nombreux que les adaptations françaises (respectivement 73 et 637), l'ensemble constituant un fonds très modeste relativement à l'apport italien; et les échanges commerciaux des libraires avec l'Espagne se font essentiellement dans le sens de l'exportation (cf. A. PARENT, *op. cit.* p. 156). Même en tenant compte du fait qu'une part des éditions en langue espagnole pouvait aussi sortir des presses vénitienes (comme le *Primaleon*, ou le *Palmerin* en 1534), ce contexte laisse ouverte la question de l'acquisition par Herberay de nombre de ses livres.

gne? Leurs dates d'éditions s'échelonnent dans la plupart des cas sur une trop longue période pour qu'on puisse se risquer à des hypothèses sur le moment possible d'une acquisition sur place: contentons nous de constater que son recueil de Juan de Mena a paru pour la première fois en 1528, qu'*Arnalte et Lucenda* a été ré-édité en 1525 et 1527, *La coronica del rey Don Rodrigo* en 1526 et 1527, et on se souvient que c'est en 1530 qu'il a pu acquérir son *Amadis de Grèce* espagnol: faisceau de dates qui peuvent correspondre à celles des séjours dont nous évoquions plus haut la possibilité. D'autres ouvrages qui ont paru plus récemment, comme le *Capello* de 1536, peuvent provenir de commandes, de cadeaux ou d'échanges ultérieurs entre hispanisants.

Seconde remarque: ces textes espagnols mis à part, les dates de première édition des livres inventoriés montrent que pour l'essentiel les acquisitions d'Herberay sont postérieures à 1540, contemporaines donc du moment où il écrivait et publiait. Et plus de la moitié du total des titres identifiés par l'inventaire sont des traductions. La présence de traductions espagnoles de textes italiens (Capello, L'Arioste), la coexistence de deux versions de Virgile, ou encore la présence probable dans certains cas de l'original et de sa traduction, témoignent à l'évidence d'une curiosité critique de «spécialiste»: cette collection, où sont représentés Claude de Seyssel, Octovien de Saint-Gelays, Guillaume Michel, et Georges de Selve, Etienne de la Planche, Louis Meigret, Hugues Salel, Jean Martin, Jacques Gohory, ainsi qu'Antoine le Maçon, Jean Maugin, Jacques Vincent et Adrien Sevin, s'est constituée en bonne part autour de l'intérêt du traducteur pour ce qui, dans ce domaine, s'édite ou se produit dans les années 1540.

Les fréquentations littéraires du traducteur

Ces livres dévoilent un autre pan de la vie sociale d'Herberay. Nombre d'entre eux portent en effet la marque de ses relations avec ses propres libraires-éditeurs, et celle de son intégration dans le réseau des traducteurs en activité.

Nous n'ajouterons rien aux éléments déjà connus qui permettent de percevoir les rapports d'Herberay avec Janot, Longis et Sertenas. *Business relationships*, comme le dit S. Rawles, serrées mais confiantes, débordant même le strict cadre de contrats d'éditions négociés au plus près de part et d'autre. Pour sa part, le sieur des Essarts réussira à retirer des six premiers livres de ses *Amadis* une somme équivalente au cinquième de la valeur donnée par son inventaire après décès à l'ensemble de ses biens mobiliers, bibliothèque comprise¹⁵⁵... Le gain du pari éditorial des éditeurs scellait une confiance qui se prolongera après la mort de Janot, et au delà de l'abandon d'*Amadis*. Herberay est et est resté jusqu'à sa mort un «auteur-Sertenas», pour reprendre la formule de Michel Simonin.

C'est essentiellement (sinon exclusivement) dans ce cadre qu'il a noué les liens avec ses confrères, auteurs et traducteurs dont témoignent, entre autres indices, les livres «dorés» ou dédiacés qu'il possède. Son exemplaire doré du *Palmerin* -avec le couplet admiratif que comporte la préface- vient certainement de Jean Maugin lui-même: sans doute Herberay n'avait-il pas lui-même proposé à l'Angevin de pallier son propre renoncement à cette traduction, mais cette relève marque le début d'une

(155) N'oublions pas d'y ajouter le prix d'un cheval, dette effacée d'une vente de Janot à Herberay: celle-ci, comme l'intervention du traducteur dans la formation d'un apprenti de l'éditeur, esquisse l'image de relations que les rencontres

fréquentes avaient pu rendre plus personnelles. Sur ces relations et sur les contrats d'édition nous renvoyons aux données rassemblées par A. Parent et à S. Rawles.

relation fidèle¹⁵⁶. On sait que le jeune François de Vernassal (signataire d'un poème liminaire du *Palmerin*), lui dédicaça un exemplaire du *Primaleon* en 1550, signant par ailleurs un poème pour sa traduction du *Flavius Josèphe*.

Ces liens naturels avec ses successeurs en chevalerie ne sont pas les seuls. Le don probable en 1550 d'un exemplaire doré du *Gérard d'Euphrate* par son auteur peut avoir les mêmes raisons, mais, si cet auteur est bien Jean-Pierre de Mesmes, il indique aussi un autre réseau relationnel, celui des italianisants, qu'éclaire l'histoire de l'itinéraire de la traduction du *Poliphile* telle que l'a racontée Gohory, et qui nous conduit jusqu'à Jean Martin¹⁵⁷. Le poème donné par Herberay à Gohory en tête de son premier livre des *Discours* de Machiavel, les traces évidentes et précoces d'une connaissance précise du *Poliphile* dans les inventions du quatrième livre de *l'Amadis*¹⁵⁸ confirment le récit de Gohory. Quant à Jean Martin, il n'est pas directement impliqué dans l'amertume dont témoigne la réponse du traducteur d'*Amadis* à sa «liquidation» en tête du *Roland Furieux* en français: que Martin soit ou pas l'auteur de la traduction de l'Arioste, il n'est pas celui du dizain méprisant¹⁵⁹, et bien des indices (dont la présence parmi les livres d'Herberay du Vitruve et de deux *Peregrin*) vont dans le sens de relations plus productives. Les traces d'une culture architecturale livresque repérables sous la plume d'Herberay dès 1543, au moment où Martin s'engage dans ses grandes traductions de Serlio et de Vitruve, laissent supposer des échanges précoces informés sur des travaux dont le sujet intéresse notre traducteur.

Amertume ou pas, la petite polémique *Roland Furieux-Amadis* (qui enregistre aussi bien des rivalités de genres et de modèles) ne traduit pas un recul de l'intégration littéraire d'Herberay, fût-ce après son abandon des *Amadis* et l'affaire du neuvième livre qui agite désagréablement ce petit monde: occasion, comme l'a montré M. Simonin, de constater que la génération montante des auteurs-Sertenas qui «annexent» *Amadis*, continue de le reconnaître¹⁶⁰. Il faut d'ailleurs le souligner, la vie

(156) Dans sa préface, Maugin semble ne connaître encore Herberay que de loin, et ne pas comprendre les causes de son retard à réaliser les termes du contrat qu'il a pourtant signé pour le *Palmerin* avec Sertenas depuis avril 1544: «Si ce mauvais ordre [de la vieille minute de l'original] me gardèrent assez longuement d'y toucher, l'avertissement que j'eue que le noble de Herberay, traducteur de notre fleurissant Amadis en avoit mis au net aucuns des premiers cayers, m'en cuiday discourager du tout. Et ne puis penser la cause qui l'auroit empesché d'y faire poursuyte, sinon la lourderie de la vieille traduction ou la commission ordinaire qu'il a du Roy». Et c'est aux encouragements d'un ami, et non à ceux d'Herberay lui-même, qu'il attribue sa décision de s'engager dans cette traduction. Si les initiales G. M. d'un des poèmes du sixième livre d'*Amadis* (qui prend le parti d'Herberay dans la «querelle» du *Roland Furieux*) sont, comme le pense M. Simonin, celles de l'Angevin, leur entente s'est faite en 1545, et Maugin se manifeste encore au seuil des deux livres suivants.

(157) Sur Jean-Pierre de Mesmes et l'hypothèse d'attribution du *Gérard d'Euphrate* due à Anna Bettoni, et sur les réseaux relationnels des traducteurs, voir M. M. FONTAINE, «conclusions», in Jean Martin, *Un traducteur aux temps de François Ier et d'Henri II*, «Cahiers Verdum-Louis Saulvieu», 16 (1999), p. 229-233. Rappelons que le texte d'une première version du *Poliphile* serait parvenu à Vin-

cent Sertenas qui en négocia le Privilège en mars 1543 (a. s.), c'est Herberay qui lui conseilla de le confier à Gohory, alors occupé, et c'est finalement à Martin, en tant qu'ami de Gohory, que Kerver le proposa.

(158) Nous en relevons plusieurs occurrences dans notre édition du Livre IV (cf. ch. II, nos notes 7, 25, 33, 34, 37, et ch. XXXVI, n. 18). La précision de certaines d'entre elles laisse penser qu'Herberay, qui ne pouvait à cette date connaître le texte français revu par Jean Martin, eut au moins en main la traduction reçue par Sertenas.

(159) Notons que Jean Pierre de Mesmes, engagé aux côtés de Martin dans la publication du *Songe de Poliphile*, apporta son soutien à Herberay contre cette attaque au seuil du septième livre d'*Amadis*, et que Martin lui-même ne lui ménage pas ses louanges dans la dédicace au cardinal de Lenoncourt de sa traduction de Colonna.

(160) Cf. M. SIMONIN, *art. cit.*, p. 17-22). Herberay participe à leurs côtés à la seconde édition amplifiée du *Tombeau de Marguerite de Valois*, (Fezandat, Granjon et Sertenas, 1551); qu'une *Ode au Seigneur des Essarts sur le discours de son Amadis* de Du Bellay accompagne sa traduction du livre IV de *l'Enéide* dans le recueil publié par Sertenas en 1552 (Cf. *Œuvres poétiques*, éd. Chamard, IV, p. 163). Enfin, on a relevé parmi ses livres la présence d'un exemplaire des toutes récentes *Odes* de Ronsard.

littéraire d'Herberay ne s'interrompt pas à la mort de Marie Compaing. Non seulement il enrichit jusqu'à sa mort sa collection de livres d'acquisitions ou de cadeaux, mais il continue d'écrire, et il ne donne pas seulement dans la consolation, l'épithaphe, ni même les ouvrages sérieux que sont sa traduction de Josèphe ou le début de celle de Guevara: son *Don Flores* le montre se livrant parallèlement aux plaisirs enfin libres de l'invention chevaleresque personnelle¹⁶¹.

C'est donc toute une part de la vie à Paris du commissaire à l'artillerie qu'il faut imaginer occupée, durant ses dix dernières années au moins, non seulement par l'écriture, mais aussi par les rencontres et les échanges, chez ses éditeurs libraires ou ailleurs, avec ses confrères et amis traducteurs. Les appareils liminaires des *Amadis* esquissent par ailleurs, à côté de traces (discrètes, au demeurant¹⁶²) de ces relations, un réseau plus varié de fréquentations. Certaines restent difficilement identifiables: au seuil du huitième et dernier livre, c'est à un inconnu que l'on doit la plus longue et la plus littéraire de toutes ses louanges liminaires, celle de Michel Sevin: un parent d'Adrien, dont Herberay a dès 1542 célébré le *Philocope*? amitié(s) orléanaise(s) du traducteur¹⁶³? On relevait, parmi les présentateurs de ses cinq premiers livres bien des noms de plume inconnus ou occasionnels, recrutés parmi des connaissances personnelles¹⁶⁴. Quant à l'amitié avec Mellin de Saint Gelais, bien vivante encore après 1549, ou la connaissance qu'il manifeste en 1546 des travaux de traducteur helléniste de Lancelot de Carles¹⁶⁵, ou encore l'appui qu'il reçoit de Des Masures dès 1543, elles pointent du côté des milieux de cour¹⁶⁶.

(161) Malgré ses déclarations endeuillées au seuil du premier livre de Josèphe, les faits vont plutôt dans le sens d'une activité dense et variée. Certes, il console de son deuil la veuve de Claude le Voix dans ses *lettres adressantes à une Damoysselle françoise la consolant de la mort de son mary* (BNF 8°Ln 12596). Claude Le Voix conseiller au parlement, est une connaissance: lié familialement aux Compaing, il a aussi été en 1549 «subrogé tuteur» des enfants de la cousine germaine du traducteur, Marie le Bossu, fille de Marguerite de Neufville, sœur de Jeanne. (Cf. I. A. D. n° 54, p. 17); et c'est naturellement une «Lettre en manière d'Épithaphe» aux sœurs Seymour qu'il donne pour le *Tombeau de Denisot*. Mais c'est tout en travaillant à sa version de Josèphe (commencée en 1550) qu'il invente une suite personnelle aux *Amadis* abandonnés (qu'il dédicace à Henri II en mai 1551).

(162) À l'exception du lancement du premier livre avec l'appui de Macault et de Saint Gelais, et des fidèles interventions de Maugin à partir de 1546, et celle de Jean Pierre de Mesmes, on n'y relève guère d'autres noms connus que celui Des Masures - qui n'a encore rien produit - en tête du quatrième livre.

(163) La traduction de Boccace par Sevin (voir *supra*, n.143) comporte un poème liminaire «aux lecteurs» signé d'Herberay. Sur Michel Sevin et sur son «Discours sur les livres d'Amadis» cf. l'article de S. CAPPELLO, dans *Il romanzo nella Francia del rinascimento dall'eredità medievale all'Astrea*, Atti del Convegno Internazionale di Studi di Gargnano, 1993, Schena Editore, 1996, pp. 207-224.

(164) Tels Michel Le Clerc, seigneur de Maisons (premier et quatrième livre), Germain Vaillant de la Guesde, abbé de «P[a]impont» (qui latinise au

seuil du quatrième livre), ou l'énigmatique Angelo Lascaris, helléniste du troisième livre: quel rapport avec Jean? S'agirait-il de cet ami helléniste dont Herberay se serait fait aider pour sa traduction de Josèphe? (cf. M. SIMONIN, *art. cit.*, n. 63). Notons aussi Mathurin Behu (ou Behey), balli de Gevaudan, pour le troisième livre et le cinquième, où il accompagne Claude de Marle: ce dernier, d'une famille connue, dont une autre branche compte des notaires et secrétaires du roi, est écuyer et élu de Paris, et (coïncidence?) il est aussi tuteur des enfants d'une veuve, qui possède une maison rue Saint Paul, qu'elle loue (à Herberay?) Cf. M. JURGENS, *op. cit.*, IAD n° 191, p. 72; et le dauphinois Jean de Conches (quatrième livre), notaire et secrétaire de la ville de Valence en Dauphiné, un fonctionnaire municipal qui tient les registres des délibérations et des comptes consulaires, qui se dit «noble homme», mais dont la veuve se voit par procès réclamer la taille... (Archives Communales de Valence, AA10, BB5, CC33, FF, 22). Ces littérateurs amateurs sont bailli, élus, fonctionnaires aux titres incertains d'«écuyers» ou de «nobles hommes»: il n'est pas indifférent que ce soit ces petits bourgeois «gentilhommes» qu'Herberay convoque pour guider le plaisir à la lecture d'un roman qui exhibe (non sans humour) les valeurs chevaleresques et aristocratiques.

(165) Herberay nomme De Carles, avant Salel, Le Maçon et Jean Martin, en tête de son énumération des étoiles montantes de la traduction, dans la dédicace du sixième livre d'*Amadis*.

(166) Rappelons qu'Herberay fait partie des écrivains mentionnés par Claude Chappuy dans son *Discours de la Court*, Paris, Etienne Roffet, 1543.

L'entourage familial de l'amateur d'architecture.

Mais la curiosité culturelle d'Herberay peut aussi s'alimenter d'autres fréquentations.

En matière d'architecture et de décoration, les Vitruve et le Sagredo de sa bibliothèque ne sont à l'évidence pas ses seules sources de connaissances: en dehors des références à Chambord ou Madrid, on n'a guère remarqué à quel point l'architecte du Palais d'Apolidon fait son miel (au sens que les poètes donnent à cette métaphore) d'une multitude d'informations concrètes sur ce qui constitue la manifestation la plus prestigieuse de la culture moderne des années 40¹⁶⁷.

Il faut ici revenir à son environnement familial, dont nous avons déjà mentionné l'engagement dans les réalisations architecturales du temps. A commencer, mais il n'est pas le seul, par Nicolas de Neufville, son oncle qui fut un des secrétaires du roi chargés de l'intendance des Bâtiments Royaux¹⁶⁸. Particulièrement impliqué à ce titre dans les chantiers d'Île de France, Fontainebleau, Villers-Cotterêts, Boulogne-Madrid et Saint Germain, il était l'interlocuteur régulier sur le plan financier, matériel et technique des artistes engagés dans ces réalisations, qu'il s'agisse d'architecture, de décoration ou du mobilier: c'est à lui que le roi confia en 1532 la réception de la tapisserie d'or et de soie de l'histoire de Scipion l'Africain en provenance des ateliers bruxellois¹⁶⁹ et ses relations orageuses avec Benvenuto Cellini, qui fait de lui une de ses bêtes noires¹⁶⁹, témoignent de sa présence concrète dans le monde artistique du règne. Ajoutons enfin que le roi avait dans le goût et les connaissances artistiques de Neufville assez de confiance pour lui faire jouer, à côté de ces missions financières, un rôle de conseiller¹⁷⁰.

Autre signe à interpréter: la gravure représentant la façade du Palais d'Apolidon est à la date de 1543 un cas exceptionnel, dans la gravure, de figuration d'un édifice moderne vraisemblable. Elle semble étonnamment proche, quoiqu'en plus maladroit, du travail étroitement contemporain du jeune Androuet du Cerceau, qui, dans les années 1540-1545 invente les gravures (sur cuivre) de bâtiments modernes théoriques¹⁷¹. Herberay peut certes n'avoir joué aucun rôle dans la présence de cette illustration, il faut pourtant rappeler que Du Cerceau travaillera de 1545-1551 à Orléans, notamment à l'hôtel dit de Diane de Poitiers, construit par les neveux de Louise Cabu.

On aimerait par ailleurs savoir de quelles nature étaient les rapports d'Herberay avec le peintre Rochetel, collaborateur du Primatice à Fontainebleau pour le décor du cabinet du roi¹⁷²...

S'il est impossible d'imaginer par quelles relations sociales concrètes ont pu passer les informations d'Herberay, au moins est-on fondé à les mettre en rapport avec

(167) Nous relevons ces traces dans notre édition du livre IV d'*Amadis* (voir Introduction, et notes du chapitre II).

(168) Sur l'organisation de la super-intendance des Bâtiments Royaux, les missions des secrétaires et le rôle de Neufville-villeroy, voir Sylvie Charton Le Clech, *op. cit.*, p. 33-38. Rappelons (cf. *supra*, n. 33) les fonctions de Nicolas (Le) Picart, cousin de Martin beau frère d'Herberay qui a fait aussi partie de l'équipe des huit secrétaires du roi placés à partir de 1536 sous les ordres de Philibert Babou de la Bourdaisière, «Super-intendant des Bâtiments du roi», et travailla aux côtés de Neufville sur les chantiers royaux d'Île de France.

(169) Cf. B. CELLINI, *La vita di Benvenuto*, éd. E. J. Piacentini, 1964, *Libro II*, VII-XLIII; H. ZERNER, *L'Art de la Renaissance en France. L'invention du classicisme*, Paris, Flammarion, 1996. *op. cit.* p. 92-

96. Et pour les traces probables de la mégalomanie cellinienne dans la description du colosse-luminaire du jardin, voir notre édition, ch. II, n. 75.

(170) Par exemple pour l'escalier de l'Hôtel de Ville de Paris: c'est à Neufville et à Thomas Rap-pouel, «personnages cognoissants et experimen-tez», que le roi s'adresse pour qu'ils tranchent entre deux projets. Cf. LALANNE, *Une lettre inédite de François Ier relative à l'escalier de l'Hôtel de ville en 1535*, in *Bulletin de la Société d'Histoire de Paris et de l'Île de France*, T. 12, 1885.

(171) Cf. D. THOMSON, *France's Earliest Illustrated Printed Architectural Books*, in *Architecture et vie sociale à la renaissance*, Paris, Picard, 1994, p. 221-234. Voir cette comparaison dans notre édition du quatrième livre.

(172) Cf. *supra*, n. 60.

ce milieu proche, où les grands chantiers du règne – et les chantiers privés – sollicitaient assez d'intérêt actif pour qu'il bruisse de leurs nouvelles. De la fréquentation indirecte de ces réalités, l'inventeur du Palais d'Apolidon a en tous cas assez retenu et assimilé pour produire une véritable invention: car il ne se contente pas d'un montage d'allusions repérables à des modèles architecturaux et décoratifs existants ou en cours de réalisation: il les interprète, les prolonge en projections plausibles, les croise, au point d'inventer – par hasard – ce qui n'a pas encore de modèle¹⁷³.

Un homme des entre-deux.

Il n'est donc pas évident que la distance entre l'obscur petit officier et sa puissante famille maternelle ait impliqué l'infranchissable fossé et l'absence de relations que supposait Michel Simonin. Herberay n'a certes tiré de cet environnement aucun accroissement de fortune: il n'emprunta pas les chemins de l'arrivisme social que celui-ci eût pu lui dicter; la charge financière de son père pouvait être un début, il ne l'a pas rachetée. Par impossibilité, ou par choix? Le trajet que laissent entrevoir les éléments rassemblés écarte le traducteur des *Amadis* de la finance roturière. Il semble avoir tôt misé sur des services plus susceptibles de lui ouvrir les (petites) portes du monde de cour, et les voies de l'anoblissement: introductions familiales et compétences d'écriture et / puis d'hispanisant ont pu l'y aider, on l'a vu. Fauconnier du roi ensuite plutôt que receveur des Aides? Frôlant les grands, à l'ombre bien souvent des Cossé et des Montmorency, transmetteur de leurs ordres... Il s'en est tenu là.

Et puis, autour de quarante ans, l'hispanisant renoue avec la traduction littéraire à laquelle il s'était déjà exercé en passant dix ans plus tôt: et cette activité, grâce au succès de livres qu'il peut se permettre d'offrir au Roi, et qui répondent aux goûts de la cour, devient rapidement pour lui à la fois un moyen privilégié de se faire un nom, et un plaisir. Il ne cessera plus de s'y adonner, tout en exerçant parallèlement une charge aux armées du roi: office sans prestige sans doute, mais de ceux qui paraissaient le moins éloignés des services dignes d'un noble homme. Gentilhomme écrivain.

Homme des entre-deux, constations nous déjà, à la seule analyse des interventions personnelles du traducteur, sans savoir à quel point les données recueillies (et les hypothèses qu'elles appellent) vérifieraient cette appréciation. Ni aristocrate ni véritablement «bourgeois», ni totalement coupé ni partie-prenante de la classe ascendante qui l'entoure, au fait des grandes entreprises militaires mais sur leurs marges techniques et triviales, bien loin par son cadre de vie des fastes et de la culture des Grands, qu'il connaît pourtant d'assez près pour en renvoyer les images et les «traduire»: l'écriture, mirage d'une reconnaissance et plaisir personnel d'amateur, émerge (tardivement) de ce lieu ambigu, à double distance, d'avance, des publics qui firent successivement le durable succès de ses *Amadis*. Il fut finalement homme de plume sans être lettré, lecteur de ces passeurs de grand textes que sont les traducteurs, et non pas auteur lui-même, ni traducteur, mais «inventeur» de traductions: *recuerdos* d'un *olvido* qu'il partagerait sans cela avec tant d'hommes du temps qui durent lui ressembler.

JEAN-PIERRE ET LUCE GUILLERM

(173) Le décor des deux étages de la galerie sur jardin comporte non seulement le transfert des tapisseries de chasse en fresques, mais surtout l'invention de fresques à sujets historiques tragiques qui sont sans exemple à l'époque: sous l'effet du

croisement de sa culture livresque et de sa curiosité informée sur les possibilités des décors peints, Herberay développe son invention littéraire d'une galerie peinte imaginaire dans le sens «moderne» d'un italianisme qu'on pourrait dire «prébaroque».